

A. PROPOS DES AVEUGLES



« Rien de plus gai que mes pensionnaires », disait un jour le directeur de l'Institut national des Jeunes Aveugles. Une simple visite à l'établissement du boulevard des Invalides, au moment de la récréation, confirme ce mot paradoxal. Tout autre, cependant, est notre impression, s'il nous arrive d'apercevoir, au fond d'une campagne, un pauvre être atteint de cécité : nous sommes frappés de sa tristesse, son isolement, et l'espèce de déchéance qu'il paraît subir. D'où vient cette différence dans la même infirmité ? Le docteur Campbell, que nous citerons souvent, nous l'explique ainsi : « C'est en vain qu'on dit à l'aveugle : « Va ! », il faut lui dire : « Viens ! » L'aveugle, pour devenir quelqu'un, ne peut se passer de l'aide constante de la société ».

Quels sont ceux qui lui ont apporté cette aide ? Par quels moyens l'ont-ils rendue efficace ? Comment chacun de nous pourra-t-il coopérer à cette grande œuvre ? C'est ce que nous essaierons de dire rapidement d'après les documents que nous a obligeamment fournis M. de la Sizeranne, une traduction de M^{lle} Arneville et *Helen Keller* par Glinia (1).

(1) *Les aveugles par un aveugle* (Maurice [de la Sizeranne). — *Histoire d'un aveugle* (I.-F. Campbell), traduit par M^{me} Julie Arneville.

I

Chez les anciens, la lumière était la vie même ; le mot d'Iphigénie à son père Agamemnon : « Ne me tue pas : il est si beau de voir le jour », exprime bien, dans l'antiquité grecque, l'identité de la lumière et de la vie. De même, dans la tragédie de Sophocle, c'est au soleil qu'Ajax mourant envoie son adieu éloquent et éperdu. En dehors d'Homère, le « grand aveugle qui a tout vu », les aveugles antiques apparaissent comme des victimes de la fatalité ; les païens, n'ayant pas la notion de l'épreuve, née du christianisme, ces malheureux, quels qu'ils fussent, inspiraient un sentiment d'épouvante et semblaient écrasés sous le poids d'une malédiction les séparant du reste de l'humanité.

Un des livres de Moïse recommande de « ne rien mettre devant l'aveugle qui puisse le faire tomber » ; il y a déjà dans ces mots un rayon de pitié ; l'aveugle avait droit à davantage. Il avait droit à « la lumière qui luit dans les ténèbres » !

Le Christ lui apporta celle qui allant du dedans au dehors, de l'âme aux choses extérieures « éclaira tout homme venant en ce monde », qu'il soit aveugle ou clairvoyant.

II

Dans le christianisme, la cécité, comme les autres misères de ce monde, trouva appui et refuge ; mais, en raison même du secours qu'on lui apportait, cette infirmité fut exploitée par les aveugles et par leur entourage. Nous empruntons à ce sujet, au livre déjà cité de M. de la Sizeranne, une anecdote assez plaisante : *Une Moralité du XV^e siècle ; le Miracle de Saint-Martin, par André de la Vigne (1496)*, « met en scène un aveugle et un boiteux qui vivent joyeusement du produit de leurs infirmités ; ils se réjouissent de pouvoir de la sorte faire grosse chère et larges libations en exploitant la pitié des bons chrétiens. Mais le bancroche apporte tout à coup à son compère une terrible nouvelle : un grand saint vient de mourir ; on va porter en procession son corps à l'église et on dit que ses reliques ont une puissance miraculeuse, tellement irrésistible, que sur leur passage tous les « malades sont guéris ».

« L'aveugle est terrifié :

« — Dieu, s'écrie-t-il, si le saint allait nous guérir, que deviendrions-nous ? Il nous prendrait notre gagne-pain !

« Le boiteux répond qu'il faut filer au plus vite.

« — Oui, dit l'aveugle,

..... en la taverne,
J'y vais bien souvent sans lanterne.

« Mais l'allure accélérée est peu familière au premier, et son compère n'y voit goutte ; ils ont une idée ingénieuse : le boiteux grimpe sur les épaules de l'aveugle, et, ainsi associés, ils courent au cabaret voisin.

« Malheureusement, leur fuite est quelque peu embarrassée ; le cortège survient, la chasse du saint passe, et les deux drôles sont guéris.

« Le boiteux est furieux de se sentir solide sur ses pieds, mais l'aveugle (et la distinction est assez fine) éclate en transports involontaires.

« — Hélas ! dit-il, je ne savais pas quel grand bien c'était de voir clair ! Je vois la Bourgogne, la France, la Savoie, et remercie Dieu humblement. »

A l'instar de ces deux compères, les aveugles, au Moyen âge, se promenaient de ville en ville ; ils mendiaient en chantant de bizarres mélodies ; leur rôle était fort important dans les pèlerinages, ils y apportaient une note plutôt profane, se préoccupant moins, disent les contemporains, d'honorer « benoîts saintes ou saints », que de déguster le vin des crus avoisinant le sanctuaire.

Nous ne les voyons remplir d'emploi utile que par les temps de brouillard. Une chronique raconte que messires des Quinze-Vingts se louaient à l'heure pour conduire dans les brumes épaisses les bourgeois prudents qui se prenaient à un coin de leur robe, se fiant à leur connaissance de la grand'ville et à leur habitude d'y marcher à tâtons.

Saint Louis recueillit aux Quinze-Vingts les aveugles de la Cité de Paris ; ils formaient une véritable communauté, tenant à ses droits et les défendant énergiquement en toutes occasions.

Philippe IV leur accorda le privilège de porter une fleur de lis sur leur vêtement de dessus.

En 1634, le Parlement rendit un arrêt par lequel les aveugles des Quinze-Vingts avaient seuls le privilège de quêter dans les églises de Paris avec « robe et bassin ».

Comblés de legs, de dons, de pensions, recommandés par des bulles papales, les aveugles recevaient beaucoup, mais, à part de très rares exceptions, ils restaient complètement passifs et ne contribuaient en rien à l'œuvre générale de l'humanité ; nous allons voir apparaître ceux qui ont émancipé l'aveugle et lui ont donné les moyens de mener une vie utile à lui-même et aux autres.

III

Au coin de la rue de Sèvres et du boulevard des Invalides se trouve un grand établissement baigné d'air et de lumière : c'est l'Institut des Jeunes Aveugles. Au milieu de la cour principale, s'élève la statue de Valentin Haüy, un des plus ignorés parmi les bienfaiteurs de l'humanité qui souffre.

Fils d'un tisserand de Picardie, frère du célèbre

abbé Haüy, créateur de la cristallographie, Valentin Haüy est né en 1745, à Saint-Just-la-Chaussee; ses études, commencées chez les Prémontrés, se continuèrent à Paris. Il y demeura plusieurs années, gagnant sa vie par le professorat et des traductions pour les Affaires étrangères.

Hanté par les idées humanitaires des philosophes de l'époque, Haüy lut sans doute : *La lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui y voient*, publiée par Diderot dès 1749, mais la circonstance qui donna corps à ses aspirations et les tourna vers un but unique, fut l'exhibition en masse d'aveugles des Quinze-Vingts dans la baraque d'un sieur Valandin, à la foire de Saint-Ovide (1).

Voici comment Valentin Haüy dépeint lui-même la naissance de sa vocation :

« Il y a bientôt trente ans qu'un outrage fait publiquement à l'humanité en la personne des aveugles des Quinze-Vingts, et répété tous les jours pendant près de deux mois, excitait la risée de ces hommes qui, sans doute, n'éprouvèrent jamais les douces émotions de la sensibilité.

« Au mois de septembre 1771, on avait placé dans un café de la foire Saint-Ovide dix aveugles choisis parmi ceux qui n'avaient que la triste et humiliante ressource d'aller mendier leur pain sur la voie publique, à l'aide d'un instrument dont l'auditeur, doué d'une oreille délicate, et plus encore d'une âme sensible, s'empressait souvent de suspendre les sons par une offrande que le musicien eût désiré être le prix du talent.

« On les avait grotesquement affublés de robes et de longs bonnets pointus; on leur avait mis sur le nez de grosses lunettes de carton sans verre. Placés devant un pupitre qui portait de la musique et des lumières, ils exécutaient un chant monotone, car le chanteur, les violons et la basse faisaient tous entendre la même portée. C'était, sans doute, à l'aide de cette dernière circonstance qu'on prétendait justifier l'insulte qu'on avait faite à ces infortunés en les environnant des emblèmes d'une sotte ignorance, en étalant, par exemple, derrière leur coryphée, une queue de paon et, sur sa tête, la coiffure de Midas.

« Pourquoi faut-il qu'une scène si déshonorante pour l'espèce humaine n'ait point péri à l'instant même de sa conception? Pourquoi la poésie et la gravure prêtèrent-elles leur divin ministère à la publication de cette atrocité?

« Ah! sans doute, c'était pour que le tableau, reproduit sous mes yeux, portant dans mon cœur une affliction profonde, échauffât mon génie. Oui, me dis-je à moi-même, saisi d'un noble enthousiasme, je substituerai la vérité à cette fable ridicule, je ferai lire les aveugles; je placerai dans leurs mains des volumes imprimés par eux-mêmes. Ils traceront des caractères et reliront leur propre

écriture. Enfin, je leur ferai exécuter des concerts harmonieux (1). »

Les aveugles avaient trouvé leur régénérateur.

IV

Il y avait à cette époque, sous le porche de Saint-Germain-des-Prés, un jeune aveugle qui mendiait du matin au soir; il s'appelait François Lesueur. Sa physionomie intelligente, l'espèce de honte que lui causait sa passivité intéressèrent Haüy, au point qu'il indemnisa les parents de la perte des aumônes que recevait l'enfant et obtint ainsi qu'on le lui confiât complètement.

Valentin Haüy possédait un élève, mais la méthode d'enseignement était à découvrir; le voyant et l'aveugle tâtonnaient de concert quand Lesueur lui-même montra à son maître qu'il pouvait avec le doigt lire des caractères en relief et remplacer par le toucher le sens de la vue : le professeur et l'élève possédaient enfin l'outil pressenti et cherché.

Lesueur ne suffisait plus à Haüy; il demanda à la Société philanthropique de lui confier douze aveugles; fort de l'approbation donnée à sa méthode par l'Académie des sciences, il ne borna pas ses efforts à faire lire ses élèves, il leur apprit la musique. Gossec, compositeur renommé du temps, composa pour eux des hymnes, des cantates, des messes; le petit orchestre des aveugles chanta et joua à Saint-Eustache, à Saint-Roch et fut agréé à la chapelle des Tuileries.

Mais nous sommes en 1789; bientôt, la Révolution ferme églises et chapelles; pour continuer à chanter, les aveugles doivent célébrer les victoires patriotiques et probablement aussi les vertus civiques. Grâce à cette évolution, l'œuvre traversa cette période difficile et obtint même l'appui platonique de l'Assemblée nationale et de la Convention.

Avec son cœur tendre et son esprit facile à séduire, Valentin Haüy devait se laisser entraîner au vent d'une des doctrines qui recherchaient le Dieu perdu dans la tourmente révolutionnaire.

Avouons-le, celui qui devait mourir pieusement dans les bras du curé de Saint-Médard fut théophilanthrope. Il pria devant une table sur laquelle des fleurs et des épis symbolisaient la création et le mouvement végétal; il chanta et fit chanter à ses disciples l'hymne de Desorgues à l'Etre Suprême et fut un des prêtres de cette religion nouvelle qui avait pris dans l'Evangile tout ce qu'elle avait de bon.

L'esprit net et précis du Premier Consul appréciait peu ces divagations sans but; en 1801, Haüy fut mis à la retraite et son œuvre réunie à celle des Quinze-Vingts.

(1) Cette foire se tenait à l'endroit où se trouve maintenant la place Vendôme.

(1) Troisième note du citoyen Haüy, auteur de la *Manière d'instruire les aveugles*.

Un essai de fondation d'initiative privée, qui échoua; onze ans en Russie, où on l'avait appelé et où il ne put rien établir, nous amènent en 1817, année de la rentrée en France de Valentin Haüy.

L'Institution des Jeunes Aveugles était fondée. Malgré ses soixante-douze ans et son caractère inoffensif, l'ami des aveugles fut tenu à distance, sous prétexte « qu'il avait donné dans la Révolution ». En 1821, seulement, justice lui fut rendue; une grande fête fut donnée en son honneur, les aveugles chantèrent :

De la nature en nous il corrigea l'erreur,
Et son génie ardent nous tint lieu de lumière.

Le vieillard, vivement ému, ne trouva que ces mots touchants : « Mes chers enfants, c'est Dieu qui a tout fait ! » Mot qui rappelle celui du chirurgien Ambroise Paré au xvi^e siècle : « Je le pansai; Dieu l'a guéri ! »

Moins d'un an après, Haüy mourait, ayant fondé, à force de persévérance, une œuvre durable; s'il n'a gardé qu'une notoriété restreinte, c'est qu'il manquait du relief qui imprime aux choses un cachet de personnalité.

V

Grâce à Valentin Haüy, l'instruction des aveugles avait fait un pas immense, mais il restait à simplifier le mode de lecture; déjà un officier d'artillerie, Charles Barbier, avait inventé une écriture, dite *nocturne*, représentant les sons par des signes convenus; mais la substitution du point à la ligne, comme base du caractère tangible, fut l'œuvre d'un élève de l'institution : Louis Braille.

Après un long examen et de nombreux renseignements, il s'arrêta à six points sur deux lignes verticales, formant cette figure ::; ces six points offrent soixante-trois combinaisons représentant les signes alphabétiques, musicaux et sténographiques. Il imagina ensuite un appareil aussi simple qu'ingénieux qui permet à l'aveugle d'écrire avec les points aussi rapidement que les clairvoyants avec l'alphabet ordinaire.

Chose étonnante, il est d'expérience que les enfants aveugles apprennent à lire et à écrire plus facilement que ceux qui voient, et la substitution du toucher à la vision devient si complète, que les mots changent de sens et qu'un aveugle, accordeur de pianos, dit couramment : « Où est mon diapason ? Je l'ai vu il y a un moment ! »

Une visite à l'Institution des Jeunes Aveugles, très accessible à certains jours au public, montre mieux que tout discours ce que peut faire l'aveugle qui sait lire et écrire, et chez lequel est développé le sens du toucher.

Toutes les connaissances lui deviennent acces-

sibles; les plans et les figures en relief l'initient à la géographie et à la géométrie; les animaux empaillés lui apprennent l'histoire naturelle. Les jeunes filles deviennent capables d'exécuter des travaux à l'aiguille qui semblent invraisemblables par leur finesse et leur régularité.

En même temps, comme les plus grandes difficultés naissent pour eux de leur mauvais état physique, on développe les aveugles par la gymnastique et la danse, qui leur enlèvent la gaucherie inhérente à leur infirmité. Il paraît même que, souvent, un groupe de huit aveugles, conduit par un voyant, arpente en bicyclette les allées du Bois aux heures matinales de la journée.

Mais revenons au côté sérieux et pratique de l'enseignement donné aux aveugles. L'art le plus conforme à leurs aptitudes est certainement la musique; c'est en tournant leurs efforts de ce côté qu'ils peuvent sortir du gain médiocre et du petit salaire; aussi la musique est-elle en grand honneur à l'Institution. Sur de longs corridors s'ouvrent de nombreuses cellules, et de chacune d'elles, sortent les sons d'un instrument. Là encore, nous retrouvons le point en relief; pour déchiffrer, l'élève joue d'une main, pendant que de l'autre, avec l'index, il lit les notes; dès que le passage est su par cœur, ce qui n'est pas long, les deux mains sont mises ensemble, et c'est là la genèse de ces concerts qui, deux fois par an, étonnent et charment les assistants.

Dès qu'un élève montre des dispositions musicales, tout est mis en œuvre pour le pousser dans cette voie : le Conservatoire, les Concerts classiques, l'Opéra, l'Opéra-Comique mettent des loges à la disposition des aveugles musiciens, qui les occupent régulièrement; car, pour eux, la musique ne peut être une connaissance superficielle, il faut qu'ils sachent tout ce qui fait l'exécutant et même le compositeur. Beaucoup composent, mais pour ceux qui n'ont pas reçu l'inspiration, ce chant du dedans que la science ne donne pas, la musique prend une forme exclusivement pratique, et les meilleurs accordeurs sortent des écoles d'aveugles.

Quoique le biographe du docteur Campbell prétende « que toute créature humaine a de la voix et « de l'oreille, qu'il ne s'agit que de les cultiver, et « que l'obscurité dans laquelle vit l'aveugle lui est « comme une retraite favorable au développement « de tout talent lié aux sens du toucher et de l'ouïe, « dont l'acuité compense chez lui l'absence de la « vue », parfois l'élève aveugle, découragé par de longs efforts qu'il juge infructueux, renonce à la musique. Dans ce cas, jeunes gens et jeunes filles sont dirigés vers des travaux encore assez lucratifs : des ateliers d'imprimerie, de broserie, de vannerie pour les garçons; de filet, de crochet, de travaux en perles pour les filles les amènent à gagner des salaires qui assurent leur existence, leur permettent même d'aider leur famille et parfois d'en fonder une.

VI

Valentin Haüy et Louis Braille avaient trouvé les instruments de travail, mais tout était à faire comme organisation générale, centralisation des efforts, appel au public, sans lequel on ne peut rien. Un de nos contemporains, M. Maurice de la Sizeranne, a consacré sa vie à cette grande œuvre.

Un accident l'ayant, dès l'enfance, privé de la vue, M. de la Sizeranne fut élevé à l'*Institut national*; il en sortit avec tout l'acquis que peut donner un enseignement complet, reçu par une vive intelligence, et se dévoua tout entier à l'amélioration du sort des aveugles, en particulier de ceux qui sont pauvres et doivent gagner leur vie. Il a fondé l'Association Valentin Haüy, dont le but est d'aider et de grouper par toute la France les aveugles indigents (ils sont trente mille), de leur fournir travail et secours. Cette association a été reconnue d'utilité publique.

Jamais clairvoyant n'a eu besoin de plus d'activité intellectuelle et n'en a déployé davantage : patronage de tous les aveugles depuis le bas-âge jusqu'à la vieillesse, acquisition et organisation du Musée et de la Bibliothèque, recrutement de charitables ouvrières pour le vestiaire, demandes de vieux papiers pour l'atelier des sacs (*dernière utilisation du livre* ! était-il dit à l'Exposition de ce nom), organisation des tombolas occupent tous les instants de la vie de M. de la Sizeranne. Est-ce à cette continuelle occupation d'autrui, excluant tout retour sur soi-même, qu'il doit sa chrétienne philosophie ? peut-être ! En tout cas, sa meilleure œuvre est d'avoir prouvé à l'aveugle que son infirmité ne l'empêche pas d'être quelqu'un et d'avoir une grande personnalité.

VII

Je vous ai dit, au début de cette courte étude, que nous pouvions tous coopérer à l'œuvre des aveugles. Passons en revue les différents moyens de nous y associer, nous arrétant surtout, naturellement, à la forme de dévouement qui me paraît devoir convenir davantage aux lectrices du *Journal des Demoiselles*.

Inutile de dire que les dons en argent ne sont pas dédaignés, et que l'humble cotisation de 1 franc par an, comme le don une fois fait de 25 francs, sont les très bien venus; mais, en dehors de ces secours matériels, bien d'autres sont à notre portée.

Nous pouvons commander nos articles de ménage dans les ateliers d'aveugles, à Paris et dans bien d'autres villes; prendre des accordeurs aveugles; envoyer des vêtements usés au vestiaire, de

vieux papiers à l'atelier des sacs, des lots à la tombola; enfin, et surtout, chères lectrices, nous pouvons augmenter le nombre des livres de la bibliothèque Braille. Mais laissons la parole à M. de la Sizeranne :

« L'homme ne vit pas seulement de pain. » « Dans toutes les situations, il lui faut autre chose que la nourriture du corps : le but de la bibliothèque Braille est précisément de mettre à la portée de tous les aveugles cette nourriture de l'esprit.

« Après une journée ou une semaine de travail sans relâche, il est bon de sortir de soi, de ses préoccupations professionnelles et, grâce à un livre amusant et instructif, de vivre pendant quelques heures dans une autre atmosphère. »

Pour écrire « en Braille, c'est-à-dire avec des points en relief, il ne faut qu'un poinçon, une tablette, un guide-main et du papier fort », le tout se trouve dans les établissements d'aveugles; une heure ou deux d'étude suffisent pour apprendre à faire des copies utilisables. Or, quelle est la jeune fille qui ne puisse consacrer quelques heures par semaine, ne fût-ce que dans l'après-midi du dimanche, à ce travail si intéressant et si utile ?

Les récits de voyages ont un puissant attrait pour les aveugles, mais que d'autres pourraient aussi leur convenir; j'aimerais à voir entre leurs mains les deux livres dont je vous ai parlé au début.

Quel enseignement que cette histoire d'Helen Keller, aveugle, sourde et muette, arrivant par le seul toucher, sa volonté d'apprendre et le dévouement de ses institutrices, à une rare distinction intellectuelle ! C'est M. Ernest Naville qui le dit, et il ajoute : « Les facultés de l'esprit peuvent s'épanouir dans des conditions autres que les conditions ordinaires de leur développement, puisqu'une jeune fille privée de l'ouïe et de la vue, et n'ayant que le seul sens du toucher comme moyen de communication avec ses semblables, a pu prendre place dans les rangs des intelligences les plus cultivées » ; ce que d'ailleurs ses lettres et son autobiographie nous attestent.

Voici un passage d'une de ses lettres qui nous montre son âme aussi vivante que son esprit : « J'ai appris beaucoup de choses sur le Christ et mon Père Céleste. Je suis très, très heureuse. Dieu veut que nous soyons heureux... J'aime à connaître toujours davantage le monde merveilleux qui nous entoure et que Dieu nous a donné ! »

Et encore : « Je suis si heureuse que je voudrais vivre toujours, parce qu'il y a tant de belles choses à apprendre ! »

Quelle leçon dans ces lignes pour tant d'êtres privilégiés qui ne savent pas jouir du bonheur ! Evidemment, Helen Keller est douée d'une organisation exceptionnelle; mais se fût-elle jamais développée sans les soins incessants dont elle a été l'objet ? Qui nous dira combien de belles âmes et d'esprits susceptibles d'éveil sommeillent dans des

corps infirmes comme le sien, devant lesquels l'humanité passe indifférente?

L'Histoire d'un aveugle (J.-P. Campbell) est encore bien meilleure pour le réconfort et l'énergie de ceux dont nous nous occupons. Un jeune Américain sortant par sa propre volonté de l'oisiveté où le laissait sa famille, venant en aide à celle-ci par ses talents musicaux, entreprenant de longs voyages à pied et à cheval pour arracher à l'ignorance ses compagnons d'infortune, se mariant deux fois, relevant de nombreuses écoles, et fondant enfin, en Angleterre, le Grand Collège de Norwood, démontre bien clairement que la vie est ce qu'on la fait, et que, quelles que soient les circonstances extérieures, avec une ferme volonté, on peut corriger sa destinée, et selon la belle pensée du P. Gratry : « Justifier son passage sur la terre. »

L'aveugle ou le voyant qui a compris cela est sauvé; et si vous l'y avez aidé, chères lectrices, vous pourrez vous appliquer cette parole des Livres Saints : « Ceux qui en auront instruit plusieurs dans les voies de la justice brilleront comme des étoiles dans le firmament. »

Sur ce, redescendons de ces hauteurs, sus au poinçon, copions pour les aveugles, envoyons un rayon de lumière à leur obscurité (1)!

E. GHELIFRAND.

(1) Pour tous les renseignements et envois relatifs à l'Association Valentin Haüy, s'adresser au secrétariat, 31, avenue de Breteuil. On peut s'y procurer livres à copier, instruments pour l'écriture Braille, indications, etc. Le vestiaire reçoit les dons en nature, vêtements, papiers. Une tombola, dont les billets sont à 1 fr., sera tirée en mai 1896.

BIBLIOGRAPHIE

LES AMÉRICAINES CHEZ ELLES

PAR TH. BENTZON

Nos lectrices ont déjà eu le privilège de lire, écrites pour elles, de pittoresques études rapportées par M^{me} Bentzon de son voyage d'Amérique. L'ouvrage que nous recommandons, sinon aux plus jeunes d'entre elles, du moins à toutes celles qui sont d'âge à prendre plaisir et profit à une lecture sérieuse, en même temps que d'un attrait extrême, s'occupe spécialement de la condition des femmes en Amérique, étudiée sur le vif, décrite avec des faits. M^{me} Bentzon a pénétré dans l'intimité de nombreux intérieurs américains, tant à New-York qu'à Boston, en Louisiane. Son observation si fine et si féminine n'a rien laissé échapper; elle a comparé avec les nôtres les idées, les habitudes qui gouvernent là-bas; elle indique très franchement ce qui lui semble meilleur que dans notre vieux monde, sans trouver tout admirable de parti pris. Ce qu'elle nous donne, sans le dissimuler, pour modèle, est l'esprit d'initiative, de développement personnel qui caractérise les Américaines et, sous ce rapport, il y aurait en effet de bonnes choses à leur emprunter. Nous renvoyons aux brillants chapitres sur le rôle des femmes à l'Exposition de Chicago, sur « les collèges de femmes », les « femmes dans les hôpitaux » et la description si pittoresque du Carnaval à la Nouvelle-Orléans; il faudrait tout indiquer. Tout l'ouvrage se tient et se

lit d'un bout à l'autre avec un intérêt fort supérieur à celui d'un simple récit d'imagination (1).

EN SOI ET AUTOUR DE SOI

PAR M. MARYAN ET G. BÉAL

Voici encore un nom aimé de nos lectrices, qui toutes apprécient les conseils sensés et justes que leur donne M^{me} Maryan. Ce livre contient une suite de courtes causeries du même genre, sur de petits problèmes de la vie quotidienne : *les lectures sérieuses, le caractère, la femme d'un certain âge, les domestiques, les belles-mères, les égoïstes, inconscients, etc., etc.* La variété des sujets est aussi grande que la façon spirituelle et aimable dont ils sont traités, et leur grande utilité pratique dans la conduite de l'existence (2).

La Faim et la Soif

PAR MARY FLORAN

« C'est marier la faim et la soif! » Que de fois ce mot ne revient-il pas dans les conversations, à notre époque de lutte pour la vie, où le côté ma-

(1) Calmann-Lévy, rue Auber, 3. — In-12, 3 fr. 50.

(2) Orsoni, 44, rue de la Chaussée-d'Antin. — 3 fr. 50.

tériel s'impose forcément aux considérations des jeunes filles comme de leurs parents. Gisèle de Lacourcelle est une jeune fille très « fin de siècle » ; jolie et sans fortune, elle entend épouser un millionnaire. André de Chateaublon se fait de la vie les mêmes idées qu'elle. Il n'est donc pas à craindre qu'ils unissent leurs deux pauvretés. Qu'advient-il de ces ambitions ? Voilà ce que nous laissons aux jeunes filles le plaisir de chercher dans cet aimable roman, d'un ton si juste, d'allure si distinguée, dont les personnages appartiennent bien réellement au monde dans lequel ils se meuvent. Nos lectrices auront du reste, avant peu, l'occasion de juger du délicat talent de Mary Floran (1).

Journal d'un bourgeois pendant la Terreur

PAR ÉDOUARD BIRÉ

Il ne s'agit point ici d'un journal réel. Dans cet ouvrage, que l'Académie a couronné, M. Biré s'est substitué à la personnalité d'un habitant de Paris de 1792 à 1794, notant jour par jour les événements, cherchant à observer le plus possible, en relations avec la plupart des hommes marquants, indigné des crimes qui se commettent, mais manifestant en face d'eux cette impuissance qui étonnerait, si on ne songeait au nom caractéristique de cette époque : la Terreur, une population entière gouvernée par la crainte ; visites domiciliaires, accusations, emprisonnements, qui aboutissent aux massacres et à l'échafaud. Chaque chapitre de ce livre, qui a l'intérêt d'un roman palpitant, avec la vérité en plus, est accompagné de notes nombreuses faites pour effrayer peut-être les jeunes filles, auxquelles il n'est pas positivement destiné. Mais il pourrait servir utilement aux lectures en famille, en complétant les leçons d'histoire ; par ces tableaux d'une vie si intense de la mort du roi, de la reine, le triomphe de Marat, les séances de la Convention, etc. Le troisième volume, qui semble en appeler un dernier, s'arrête à l'exécution des Girondins (2).

SAINTÉ CATHERINE DE SIENNE

PAR LA COMTESSE DE FLAVIGNY

Cette vie de la grande sainte dominicaine, publiée il y a quelques années, vient d'être entièrement refondue par l'auteur. C'est une étude bien définitive et complète de la femme extraordinaire qui fut, au xiv^e siècle, la conseillère des papes et l'arbitre des princes. L'influence de Catherine sur son époque, ses nombreux travaux, constituent un ensemble vraiment unique dans

l'histoire, et le génie politique de la sainte est aussi admirable que ses miracles, surtout quand on songe qu'elle est morte à trente-trois ans. Soit qu'elle domine les émeutes de Florence, qu'elle apparaisse dans le consistoire d'Avignon, qu'elle étonne l'ordre de Saint-Dominique par la profondeur de son enseignement, sa physionomie demeure inoubliable.

Malgré le côté mystique du sujet, ce livre est tout autant un ouvrage d'histoire que de piété ; il est écrit d'un style entraînant qui en rendra la lecture facile et attrayante pour les personnes qui goûtent les belles biographies religieuses ; nous ne saurions trop le leur recommander (1).

TERRE D'ESPAGNE

PAR RENÉ BAZIN

Ce récit de voyage, bien moderne, où l'art, la vie actuelle, des portraits finement esquissés trouvent tour à tour leur place, doit aussi une grande partie de son agrément aux paysages qui l'encadrent. C'est à donner le regret de ne pouvoir prendre pour guide M. Bazin et voir dans la réalité tout ce qu'il nous décrit. Lisez les chapitres sur *Loyola, un domaine seigneurial, Cordoue et Grenade*. Le voyageur a même poussé jusqu'à Lisbonne, dont il fait un délicieux tableau. Comme le livre de M^{me} Bentzon, celui-ci, avec les réflexions qui s'y mêlent, sera une lecture trop grave peut-être pour de très jeunes filles, mais beaucoup de nos abonnées nous sauront gré de le leur avoir indiqué (2).

La Plante dans la nature et la décoration

PAR FRAIPONT

Il ne s'agit point ici d'un ouvrage de botanique proprement dit, mais d'une causerie familière et aimable sur les fleurs que nous rencontrons dans nos promenades, leurs habitudes, on pourrait dire leur physionomie, et la façon de la traduire par le pinceau. A toutes nos abonnées artistes, nous recommandons ce beau livre, annoté à chaque page de dessins exquis et vivants, vrais portraits de fleurs saisis sur le vif. Seize grandes et belles aquarelles, d'une rare originalité, leur offriront des modèles tout prêts de décoration pour une foule d'objets (3).

Ajoutons que la maison Laurens vient de joindre à la collection annoncée par nous l'an dernier, un nouvel album sur *Les Insectes*, qui fournit également de charmants motifs d'ornementation.

A. CHEVALER.

(1) Mignard, 26, rue Saint-Sulpice. — 4 fr.

(2) Calmann-Lévy, rue Auber, 3. — 3 fr. 50.

(3) Dans nos bureaux : 20 fr. broché, 25 fr. relié, Laurens, éditeur. — *Les Insectes*, id., 3 fr.

(1) Calmann-Lévy, rue Auber, 3. — 3 fr. 50.

(2) Perrin, 3 volumes. — 3 fr. 50 chaque.

UNE PART DE BONHEUR

SUITE

VII



NE grande course était arrêtée pour le lendemain : le pèlerinage de Notre-Dame de Laghet, en passant par la Turbie et revenant par Nice.

Mais, en s'éveillant au matin, M^{me} d'Azir dut renoncer à accompagner ses enfants ; la bataille des con-

fetti et la promenade du soir l'avaient brisée ; il lui fallait un jour de repos, avant de reprendre ces chevauchées

si peu dans ses habitudes.

— Mes enfants, dit-elle, je suis à moitié morte, partez sans moi ; je vous confie tous à la sage Thérèse ; elle me rendra compte de votre conduite ; ainsi, veillez sur vous.

La fatigue était si évidente qu'on n'osa insister, et le jeune bataillon partit, en emportant le souvenir maternel :

— Surtout, amusez-vous bien !

Lorsque le funiculaire, de construction récente, qui conduit de Monaco à la Turbie, s'ébranle pour faire son ascension, il semble tout d'abord que les arbres s'inclinent et saluent les voyageurs assez hardis pour gravir de pareilles pentes en se confiant à la machine, qui siffle, crache et souffle en conscience. Bientôt, on laisse en bas la région des villas et des oliviers pour suivre, au flanc de la montagne, un désert de pierre, aride, rocailleux, semblable à un champ maudit labouré par quelque divinité malfaisante et pétrifié par la justice divine. Quelques maigres bronzailles, aussi grises que la pierre, poussent entre ces mille roches soulevées qui s'étendent à perte de vue sur la droite ; c'est étrange, sinistre et empreint d'une sauvage détresse, étant donné surtout la route inquiétante qui permet d'aborder cette morne solitude.

Thérèse, précisément troublée par la vue de l'abîme qui se creusait de plus en plus sous eux, vers la gauche, avait tourné ses regards du côté de

la montagne, pour se soustraire au vertige dont elle était gagnée, et contemplait songeuse ce désert de pierres, lorsqu'une exclamation ravie de Jacques la fit retourner brusquement de l'autre côté.

Elle resta saisie, enlevée à elle-même et à toute crainte par le tableau qui se déroulait devant ses yeux.

Le rocher de la *Tête de chien*, couronné de son fort, s'avancait menaçant et surplombait la montagne, dont la ligne sombre s'inclinait brusquement pour aller mourir en bas, dans la vallée riante, au pied du rivage.

La mer était là, tout au fond, et aussi loin que le regard pouvait la contempler ; une mer bleue, transparente, avec des profondeurs soudaines, moirées d'un vert plus sombre, qui, sur son sein doucement ému, avait ramené la tunique d'or que lui a tissée le soleil jaloux. Une brume légère confondait la ligne des flots avec le ciel, et les montagnes s'estompaient au loin de la côte, leurs crêtes illuminées devenues toutes roses.

Les jeunes gens ne se parlaient plus : ils regardaient, ils admiraient ; et le voile que formait la montagne, noire d'ombre, s'abaissait lentement pour leur livrer tout entier le magique tableau de la mer, avec ses caps, ses villes, ses bois, ses fleurs, sa richesse et sa beauté souveraine.

Eux, montaient toujours, comme si un rêve leur eût donné ses ailes ; Monaco n'apparaissait plus que comme un château fort, le cap Martin s'allongeait comme un gros reptile qui réchauffe sa croupe brune au soleil, puis ce n'était plus au delà qu'une ligne indécise, s'effaçant peu à peu.

Tout à coup, en face de la rive méridionale, toute éblouissante de chaude lumière, se dressèrent les cimes neigeuses des Alpes, là-haut, tout là-haut, dans leur blancheur immaculée.

Ils étaient arrivés ; il fallait redescendre sur terre ; et cette fois ce fut Thérèse, qui dit songeuse :

— Quel dommage !

— Vouliez-vous donc rester toujours en l'air ? lui répondit la rieuse Henriette.

— Tu blasphèmes, lui répliqua Philippe, assez vertement.

Quant à Jacques, déjà descendu de wagon, il offrait la main aux jeunes filles et résumait l'impression générale par ces mots :

— Allons, il faut reprendre notre chemin à travers la vie et oublier cette vision du paradis, pour ne pas trouver le reste trop laid.

Et, du bout de sa canne, il montrait la gare, le cabaret avec ses tables boiteuses sur le trottoir de

terre battue, la forge et sa porte noire. Des enfants grouillaient dans la poussière, un grand âne, aux oreilles mélancoliques, s'en allait sur la route, faisant sonner sur son bât deux petits barils dont l'huile s'égouttait par les joints des douves, mettant des taches graisseuses à ses flancs grisâtres.

Jacques connaissait le pays et se chargea de diriger la petite caravane.

Elle prit à travers champs un sentier tout tortueux, semé des décombres que la vieille tour d'Auguste a jetés autour d'elle, en s'émiettant au souffle des tempêtes, et se trouvèrent encore une fois en face du radieux paysage contemplé pendant l'ascension. Thérèse s'approcha du bord de la terrasse naturelle ouverte devant elle.

— Allons-nous-en vite, dit Jacques, voici M^{lle} Wolff qui vient d'apercevoir la mer; elle ne voudra plus nous suivre, si elle la regarde encore.

— C'est vrai, répondit Thérèse, je l'aime plus que tout le reste; elle me fascine, m'émeut; il me semble que je lui découvre une vie cachée. Elle a une âme et cette âme révèle à la mienne d'insondables mystères; il me semble que, pour moi, elle étale des beautés que les autres ignorent.

Thérèse s'était transfigurée en parlant: comme une jeune pythonisse, elle avait étendu son bras vers l'immensité; sa voix vibrait, ses joues s'étaient colorées et sa silhouette se détachait, fine et élégante, dans la lumière de cette matinée de printemps dont elle proclamait la beauté.

— Regardez comme Thérèse est jolie! dit la naïve Henriette à ses frères.

Jacques lui mit la main sur la bouche :

— Pourquoi le dis-tu? Ne vois-tu pas que son plus grand charme vient de ce qu'elle l'ignore?

Philippe s'était rapproché de l'ambassadrice :

— Je la trouve trop grande, trop belle, votre amie la mer, lui dit-il; elle m'étouffe.

— C'est que vous n'êtes encore que convalescent, lui répondit la jeune fille.

Philippe sourit et eut un geste de protestation :

— Non, croyez-moi, dit-il; je suis guéri, tout à fait guéri, et par vos mains.

Les autres pensèrent qu'il s'agissait du terrible accident qui avait failli l'emporter; Thérèse pensa qu'il avait voulu dire autre chose et parler seulement de son âme malade et du délire de son orgueil.

Tout en causant, ils avaient quitté la terrasse, dépassé la défense d'Auguste, et s'étaient engagés dans les rues sombres et fraîches du village de la Turbie.

Comme l'avait dit Jacques, en proposant cette excursion, ce village français avait l'allure italienne.

En pauvre qu'il était, il avait taillé un vêtement neuf à sa misère dans les loques opulentes que lui abandonnait chaque année la forteresse romaine. Les rues tortueuses, grimpant au rocher sans souci

d'aboutir, s'arrêtaient brusquement devant le vide, ou tournaient dans de capricieux fouillis de cours, de maisons, d'aires.

Parfois ces maisons, où le torchis et la pierre de taille s'entraidaient pour soutenir des murailles construites en dehors de toutes les exigences de l'équilibre, formaient voûte; et dans la baie lumineuse apparaissait un autre coin de tableau pittoresque : un perron branlant conduisant à une porte haute et étroite surmontée d'une vierge, un débris de colonne, une vigne tordue sortant d'une fenêtre et s'élançant vers les toits.

Sur une large pierre renversée au milieu de la ruelle où venaient de s'engager les promeneurs, une femme, le seul être humain qu'ils eussent rencontré dans le village, était assise qui se reposait, avec un grand chien blanc couché à ses pieds.

En voyant des étrangers, elle se leva : très grande, un corps magnifique, avec les hanches relevées et la poitrine marmoréenne; de grands yeux noirs, un profil de médaille, le teint brun et clair, les cheveux, noués en désordre sur le cou, ayant les reflets bleus de l'aile du corbeau; elle portait avec une grâce superbe, sur sa tête, une légère corbeille d'osier.

— Je vais lui dire bonjour, parce qu'elle est trop belle, pensa tout haut Henriette.

L'Italienne comprit sans doute, car un sourire illumina son austère et beau visage, tandis que le chien blanc se levait et s'étirait paresseusement, en laissant voir ses crocs.

Il était magnifique, lui aussi, avec ses flancs maigres, son museau pointu et sa longue queue pendante.

— Voilà un chien de race, dit Jacques, qui porte toute une généalogie sans tache inscrite sur son aristocratique individu; avec quel mépris il nous regarde; il nous trouve certainement indiscrets et ridicules; allons-nous-en.

Après le village, Jacques et les autres s'engagèrent dans un sentier rocailleux, qui abrégait de beaucoup la distance, et ils rejoignirent bientôt le grand chemin.

On a vite franchi deux kilomètres, le matin, par un beau soleil, avec une bonne route et des jambes toutes neuves; et bientôt, le sanctuaire de Laghet se trouva devant eux.

Imaginez, au fond d'un vallon creux, une roche ronde de ce gris uniforme qui distingue la pierre de ces contrées; ce rocher à pic, avançant en terrasse et transformé en jardin, c'est celui du couvent des Franciscains qui desservent la chapelle, située derrière le cloître.

Dans ce cloître sont suspendus par milliers les ex-voto de toutes sortes : tableaux, médailles, bouquets, béquilles, petites barques, couronnes d'orangers, berceaux minuscules; tous les âges, toutes les souffrances, tous les métiers sont représentés là; l'ensemble est laid, pauvre, nu, mais naïf et plein de foi. C'est bien le pèlerinage des

pauvres habitants du pays, asseyant la reine du ciel sur un trône de misère.

Tandis que les jeunes filles entraient discrètement dans la chapelle, Jacques et Philippe firent un détour, l'un pour se mettre en quête d'un déjeuner bien gagné, l'autre pour s'assurer d'une voiture destinée à le ramener à la Turbie, le reste de la promenade étant trop fatigant pour lui.

Henriette et Thérèse s'agenouillèrent, et tout de suite celle-ci pensa à sa mère, sa chère mère si loin d'elle et à qui elle aurait tant voulu montrer toutes ces belles choses qui, depuis deux jours, faisaient battre le cœur de son enfant. Car il battait plus vite que de coutume, le cœur de Thérèse; elle le sentait plus léger, plus joyeux qu'il n'avait été depuis longtemps, depuis toujours.

Comment donc avait-elle pu s'effrayer de la présence de Jacques? Ne voyait-elle pas que c'était un frère de plus à entourer de prévenances, de dévouement et d'affection; n'était-il pas d'une réserve absolue, la traitant avec un respect et une simplicité d'allures qui n'excluaient ni la sympathie ni la reconnaissance? Ne lui avait-il pas dit, devant sa mère, combien il l'aimait déjà, sans la connaître, pour les soins donnés au pauvre infirme, pour la transformation incroyable qu'elle avait opérée en lui! Elle se répétait doucement, pour en savourer la douceur, les mots dont il s'était servi, quand il lui disait ces choses, et elle écoutait encore l'accent ému qui leur avait donné tant de prix.

La prière coulait à pleins bords de son cœur; elle se rappelait la visite faite cinq mois auparavant à cet autre sanctuaire de Notre-Dame, à qui elle allait confier son avenir. Quelle transformation dans sa vie, en si peu de temps! Son but filial était atteint; sa place chez les d'Azir était conquise, tout lui souriait maintenant. Oh! qu'elle avait besoin de remercier!

Elle priait en racontant aux anges ses tranges passées, ses joies présentes; les yeux levés vers l'autel ne quittaient pas l'image du divin Bambino et de la Madone, qui semblait le lui offrir. Les lèvres doucement entr'ouvertes, les mains jointes, le corps un peu affaissé sur les genoux, elle était bien ainsi l'image de l'âme pure qui va tout naturellement aux puretés d'en haut.

C'est ce que pensait Philippe, entré depuis un moment dans le sanctuaire et arrêté tout auprès d'elle sans qu'elle l'eût entendu. Il se demandait: Que dit-elle avec cette ferveur?

Alors, vint tout à coup au pauvre bossu un grand désir de savoir ce qui remplissait ainsi la pensée de Thérèse; cela devait être si pur, si lumineux!

Il lui semblait que de cette connaissance dépendait la guérison complète de son âme ulcérée. Mais ne savait-il donc pas que tout le cœur de la jeune fille était dans sa vie, dans ses paroles, dans ses regards, dans ses actes, et ne voyait-il pas que sa propre résurrection s'affamait d'elle-même, puis-

qu'il était là, le front humilié, demandant la lumière et la force!

Henriette, beaucoup moins attentive aux pensées surnaturelles, vint tirer Thérèse par sa manche et lui dit tout bas:

— Allons-nous-en. Jacques ne revient pas et j'ai bien faim.

Henriette se trompait. Jacques était derrière elles, attendant leur bon plaisir, et si la petitesœur avait pu connaître ses pensées, elle eût certes été étonnée de voir combien au fond elles se rapprochaient de celles de Philippe; seulement, la vie avait toujours été belle pour le frère aîné, et son point de vue ne pouvait être celui du déshérité.

L'auberge de Laghet est aussi pittoresque que le pays dans lequel on l'a encadrée. Toujours les escaliers en plein vent, avec des treilles pour préserver des morsures du soleil. Dans la petite salle aux murs bleus, choisie par Jacques au premier étage, une table avec du linge bis qui sentait le chanvre et, sur la table, des cruches d'eau en grès, d'une forme charmante, le joli pain de Provence, doré comme une galette, du vin rose qui piquait la langue.

Le menu n'avait pas moins de couleur locale: des olives vertes, amères à plaisir, des anchois à l'huile, du saucisson à l'ail, devaient permettre d'attendre le plat de résistance, un certain poulet qui avait salué l'arrivée des voyageurs d'un cocorico éclatant, il y avait une demi-heure, et que l'hôtesse avait abattu d'un coup de fusil, — *si, signor,* — plumé, flambé, coupé dans tous les sens, jeté dans le poêlon de terre brune, avec de l'huile, des oignons, et servi tout noir dans un petit jus gras où flottaient un tas de machines qui collaient aux dents. Ne faites pas la grimace, vous qui lisez, je ne connais rien de meilleur; mais, voilà, il y a le tour de main!

Cette jeunesse affamée, en route depuis le matin, mangeait de grand appétit et riait du meilleur cœur en présence de ce luxe villageois, de l'inimitable jargon de la petite servante italienne, des 22 grains de plomb que Thérèse avait trouvés dans sa part de poulet. Philippe s'amusait comme les autres, et sa gaieté si rare n'en était que plus communicative; sous l'influence du petit vin rose, du riz au safran, du café à l'arome délicieux et de la liqueur des bons Pères, l'allure mystique des convives s'était sensiblement modifiée, et l'annonce de la voiture qui venait chercher Philippe tomba comme une douche sur eux tous.

Le bossu, si converti qu'il fût, n'était pas encore maître du premier mouvement, car il lança sa serviette avec fureur sur la table, traita le voiturier d'imbécile et mit rageusement son chapeau sur sa tête, sans vouloir écouter la petite servante qui, inquiète de l'influence que cette mauvaise humeur pouvait avoir sur son étrenne, cherchait dans toutes les langues à lui faire comprendre que les voituriers sont faits pour attendre.

Elle parlait encore que Philippe était déjà dans la cour, sans avoir dit seulement adieu.

— Pauvre frère! murmura Jacques, quand la porte se fut refermée violemment sur lui.

— C'est son cocher que je plains! ajouta Henriette.

— Il a cublé ses gants, fit observer Thérèse.

Elle les prit vivement, ouvrit la fenêtre et, se penchant, appela :

— Monsieur Philippe! Monsieur Philippe!

Le bossu mettait le pied dans la voiture; il releva la tête à cet appel et aperçut le visage souriant de la jeune fille, qui lui montrait sa paire de gants.

Il tendit les deux mains et le petit paquet lui arriva par la voie aérienne.

— Adieu! dit Thérèse.

Et elle ajouta en riant :

— Ne mangez personne en route.

Le bossu fit une légère grimace; il avait une furieuse envie de chercher querelle à quelqu'un, n'importe qui; mais le bon conseil agit sur lui, et ce fut d'une voix apaisée qu'il dit à son tour :

— Adieu, tous, soyez tranquilles.

Et jusqu'à la fin de cette journée flotta, devant les yeux du bossu, l'image très douce de Thérèse penchée à la fenêtre de l'auberge italienne.

Les autres s'étaient dirigés, aussitôt après le départ de Philippe, vers le magasin du Frère François, pour faire provision de chapelets et de médailles.

Frère François est aussi connu des Monégasques que Marie Pisani; il n'a de monacal que le nom et le froc; c'est le portier laïque du couvent; brave homme, bavard, familier, méridional d'accent, de physionomie et d'esprit. Il est gardien de la chapelle et dépositaire du petit magasin d'objets pieux qui donne un modeste revenu aux bons fils desaint François.

Les jeunes filles, accompagnées de Jacques, traversèrent donc encore une fois le cloître et entrèrent dans la longue salle sombre où, à travers un grillage, frère François vous montre son trésor.

Jacques prit pour sa mère un de ces gros chapelets à grains sculptés dans le bois, et demanda à Henriette et à Thérèse ce qu'il devait leur offrir.

Frère François n'avait encore rien dit, ce qui était bien beau pour lui, mais son petit œil malin, percé en vrille, allait avec une prodigieuse vivacité de l'un à l'autre de nos trois personnages, et il se faisait évidemment un travail dans son esprit. A la question de Jacques, il sortit d'un tiroir des paquets d'images, et les plaçant devant le guichet :

— Prenez donc ces belles peintures, avec des devises pour ces demoiselles : c'est de l'art, ça!

Et il fallait entendre avec quelles inflexions emphatiques il grassoyait ce mot *art*, qui jurait si complètement avec le peinturlurage criard des susdites images.

Les jeunes filles sourirent et déclarèrent qu'en

effet une image avec sa devise leur ferait plaisir, à condition que le choix vint de Jacques; et celui-ci feuilleta en conscience le paquet répandu devant lui.

Pour sa sœur, il prit un mot de l'Ecclésiaste sur la femme forte, avec un fuseau en marge, et lui recommanda de le méditer; puis il choisit, à l'intention de Thérèse, une citation de saint Thomas sur les anges. Mais, au moment où il la retirait du milieu des autres, frère François intervint :

— Pas ça, eh! done; tenez, voilà ce qu'il vous faut; lisez un peu.

Et il donnait à Jacques la feuille choisie.

Thérèse et Jacques y jetèrent les yeux aussitôt et ils restèrent décontenancés. L'image représentait deux cœurs enflammés percés d'un même dard et, en dessous, la devise aggravante : *Pour toujours!*

En voyant l'embarras des deux jeunes gens, frère François eut un gros rire et s'écria joyeux :

— Je savais bien, moi, que c'était ça qu'il vous fallait.

Thérèse avait eu le temps de se remettre; elle avança la main vers la citation de saint Thomas, qui était restée en détresse devant le grillage, et la prit en disant :

— Il est convenu que c'est M. Jacques qui doit choisir; il a choisi cela et je le prends.

Puis elle ajouta, en regardant le pseudo frère dans les yeux, et avec cette netteté d'intonation qui fermait la bouche à ses contradicteurs, quels qu'ils fussent :

— Je suis l'institutrice de mademoiselle.

Le frère n'était pas bête; il comprit qu'il venait de faire une gaffe et, embarrassé à son tour, il ne trouva à murmurer que cette exclamation :

— *Pecaire!*

Henriette n'avait rien vu de ce qui venait de se passer, étant occupée à l'autre bout de la pièce, en face du médaillier; Thérèse la rejoignit, pendant que Jacques faisait son compte avec le malencontreux portier; et dans ce compte figurèrent les deux cœurs brûlants : il les gardait pour lui, comme souvenir de cette journée.

Et ils reprirent tous trois le bâton du voyageur, s'engageant, au sortir de Laghet, dans les gorges étroites et sauvages du Paillon, pour aller prendre, à huit kilomètres de là, une diligence qui devait les conduire à Nice.

Mais l'entrain ne fut plus le même; le départ de Philippe, la sotte intervention du frère François, la chaleur du plein midi pesaient sur les uns et les autres; pendant la première heure, on fit bonne contenance, puis, peu à peu, les jeunes filles ralentirent leur allure, et Henriette finit par se laisser tomber sur un bloc de pierre, servant de parapet à un pont primitif, déclarant qu'elle était bien fatiguée. Alors, ils s'assirent et se mirent à contempler la montagne, qui leur faisait vis-à-vis et grimpa à pic au pied du torrent. La gorge était si étroite et si profonde, qu'il y faisait obscur en plein jour. Cette obscurité était triste : une teinte

grise était répandue sur toute cette pierre, rugueuse, percillée de trous et bosselée par places ; les arbres, maigres pins, oliviers rabougris, étaient partis horizontalement du sol comme pour fuir ces terres maigres et peu profondes, puis l'amour de la lumière les avait poussés d'un jet en haut, et c'était comme des bras décharnés tendus vers le ciel, tout le long du torrent.

Tout à coup, une voix d'enfant sembla descendre de cette sauvage solitude et modula un chant bizarre ; les notes étaient pures et se prolongeaient avec une monotone uniformité : quelque chose de primitif et de triste qui cadrait avec cette sombre vallée.

Mais les promeneurs, malgré l'aide d'une jumelle, ne pouvaient découvrir un sentier sur cette surface tourmentée de la montagne, inaccessible de partout. Henriette voulut en avoir le cœur net et appela :

— Petite, petite, montre-toi.

La chanson répondit seule.

Ce fut le tour de Jacques, dont la voix sonore alla effaroucher tous les échos du Paillon.

— *Pitchoun !* dit-il.

Aussitôt, la voix de la chanteuse s'arrêta et, à un second appel de Jacques, on entendit ces mots :

— *Es a qui* (je suis ici).

Tandis qu'une tête ébouriffée surgissait d'un des trous de la pierre, quelque grotte ayant une issue de l'autre côté, sans doute. Puis, coquettement, la petite sauvagesse recommença cette mélodie plaintive, et l'on voyait son corps frêle se balancer au-dessus de l'abîme, tandis que l'émail éblouissant de ses dents faisait une tache blanche sur son brun visage.

Cette halte avait rendu quelque courage à Henriette ; on repartit, car le soleil baissait à l'horizon, et il ne fallait pas manquer le passage de la voiture publique sur la grande route. Ce fut un cri de joie quand, en débouchant à la croisée des chemins, but de cette course pedestre, on entendit les grélots de la machine qui annonçaient son prochain passage.

Elle les emporta bientôt, et ce fut délicieux de se sentir cahoté, au milieu de la poussière, avec la certitude de ne plus avoir à marcher tout le jour.

Thérèse, moins lasse qu'Henriette, avait fait bonne contenance jusqu'au bout ; mais cependant, une fois assise, elle s'engourdit peu à peu ; il y avait bien toujours, de chaque côté de la route, deux montagnes à pic, au fond un torrent, des jardins d'oliviers en terrasses ; le ciel marquait le chemin d'une raie d'un bleu intense qui se tachait maintenant de rouge du côté du couchant. Mais le jour tombait, la voiture roulait et la jeune fille perdait peu à peu le sentiment de la réalité : dormait-elle, songeait-elle?... Elle n'eût pu le dire, et ne voulait pas le savoir, cette inconscience lui paraissant exquise.

Bientôt, sa tête se renversa sur le dossier de la voiture et elle s'endormit tout à fait ; mais elle

garda, même dans le sommeil, cette impression charmante qui venait de la bercer, et un vague sourire continua d'effleurer par instants ses lèvres doucement entr'ouvertes.

Alors Jacques, debout sur la plate-forme, où il fumait une cigarette en contemplant la route poussiéreuse avec ce regard vague de ceux dont la pensée est ailleurs, se retourna lentement vers l'intérieur de la voiture, comme si un intime avertissement lui eût révélé le sommeil de Thérèse, et, pour la première fois, il laissa ses yeux trahir le secret de son cœur. Lui aussi l'aimait depuis le premier jour ; et bien des fois, après son étrange rencontre avec l'ambassadrice, il avait senti son cœur tressaillir, en écoutant l'écho lointain de cette jeune voix qui lui avait dit sur le Corso :

— Viens le demander à ta mère, qui te garde une place à ses côtés.

Oui, il aimait Thérèse de toute son âme, et il n'avait pas résisté à l'attrait qui le portait vers elle, la sachant digne du plus entier et du plus noble amour. Il la connaissait depuis de longs mois par sa mère et par Henriette ; à cette heure, il se demanda s'il ne l'avait pas aimée avant de la voir, tant ce sentiment était entré profondément en lui.

— J'ai dû la connaître depuis toujours, se répétait-il, avec cette conviction naïve des amoureux qui ne se mentent jamais à eux-mêmes, tant la foi leur tient lieu de vérité.

Et Thérèse, comme si elle eût, du fond de son sommeil, lu dans ce cœur tout à elle, sourit plus doucement encore, et sans rouvrir les yeux.

Il la regardait et s'étonnait avec admiration qu'une aussi frêle enfant eût montré tant de vaillance pour lutter contre la vie si dure qu'on lui avait faite d'abord chez les d'Azir. Comment ces petites mains avaient-elles pu sauver l'infirme ? Comment ces yeux clairs et veloutés avaient-ils su commander le respect et l'obéissance ? Comment ce front pur, sans un pli, sans une ombre, avait-il fait courber la volonté des rebelles, et ensuite éclairé de la douce lumière de son intelligence le foyer paternel, si sombre jusqu'à sa venue ? Mystère ! mystère délicieux, où il aimait à s'égarer en la contemplant.

Tout le monde l'aimait, et pourquoi eût-il résisté, lui, sain de corps et d'esprit ! Ah ! certes, non ! Il s'était laissé prendre tout à fait et acceptait son servage avec une joie entière, dont il eût voulu pouvoir crier au monde la puissance triomphante.

Mais il ne jugeait pas l'heure encore venue ; il voulait que Thérèse l'aimât et peu à peu, avec un grand effort, il reprit l'attitude d'indifférence du départ, reportant enfin son attention sur sa cigarette, éteinte depuis longtemps et refroidie entre ses doigts. Il eut un geste d'heureuse insouciance en la jetant sur la route, et, à partir de ce moment, ne regarda plus dans l'intérieur de la voiture.

D'ailleurs, ses pensées avaient occupé, sans qu'il en eût conscience, les dernières heures du jour, et la machine roulante, au bout de sa course, rendit bientôt un son de ferraille sur le pavé de Nice; on était arrivé; il n'y avait plus qu'à secouer son rêve et à prendre la voie ferrée qui les ramènerait, las et heureux, à Monaco.

VIII

Le lendemain, ils se trouvèrent tous un peu courbaturés de cette journée de grand air, sous l'influence de ce printemps des régions chaudes qui énerve et grise tout à la fois; aussi, chacun se promit-il de rester au logis à deviser tranquillement sur les agitations des jours précédents. C'est encore la meilleure manière de jouir des plaisirs passés.

Ils étaient donc assis sur la terrasse, dans de grands fauteuils de paille, où ils balançaient mollement leur paresse; Jacques et Philippe lisaient les journaux, et parfois lisaient à haute voix un passage qu'accompagnait une réflexion; les jeunes filles, alors, laissaient tomber leur ouvrage, écoutaient ou répondaient suivant le cas, et M^{me} d'Azir, sans livre et sans ouvrage, trouvait que cette vie de plante était la seule enviable en ce monde.

Baptiste vint dire qu'il y avait dans l'antichambre un quartier-maître du *Formidable* qui demandait à parler à M. Jacques d'Azir.

Tout le monde ouvrit de grand yeux, et on quitta aussitôt les poses nonchalantes. Jacques sortit du salon et se trouva en présence du marin, qui lui remit une large enveloppe scellée du cachet de l'amiral, en lui disant d'un air important :

— Ce doit être très grave, ce qu'il y a là-dedans, monsieur, car l'aide de camp m'a fait prendre le chemin de fer et m'a donné l'ordre de ne revenir qu'avec un reçu signé de votre main.

— Diable ! diable ! fit Jacques, en décachetant la missive officielle, non sans une certaine émotion.

Un éclat de rire fut tout ce qu'il trouva à répondre en lisant la dépêche. C'était une invitation à la matinée dansante qui avait lieu le jour même à bord du *Formidable*; l'aide de camp, Charles Perreault, ami de Jacques, venait d'apprendre le séjour des d'Azir à Monaco, et il s'empressait de les inviter à la fête de l'escadre.

Plus de lassitude, plus d'énervement printanier, Henriette bondit vers son frère et l'entraîna dans un tour de valse sous les yeux du quartier-maître, fort choqué de la façon dont on accueillait, dans ce milieu civil, les communications officielles de ses grands chefs. Un bon pourboire et une visite à l'office le ramenèrent cependant à un jugement moins sévère, tandis qu'Henriette courait dans toute la maison en criant :

— Marie, vite, ma robe rose, mon chapeau vert, mon ombrelle jaune, mes souliers vernis.

Puis, voyant qu'elle était seule à s'agiter, elle abandonna ses fers à friser; et ses mèches toutes droites sur la tête, elle revint sur la terrasse :

— Maman, je t'en supplie, dépêche-toi !

— Nous y allons donc ? demanda M^{me} d'Azir d'une voix dolente.

Henriette eut un air si consterné que les autres rirent, tandis que la mère, résignée, se levait et accaparait pour son compte l'activité de Marie.

— Eh bien ! et vous autres ? dit la jeune fille à Thérèse et à Jacques, qui restaient auprès de Philippe.

— J'ai le temps, dit Jacques; tu en as pour une heure.

— Mais vous, Thérèse ? dit-elle encore.

— Moi, je n'irai pas.

— Vous n'irez pas ! s'écria l'enfant gâtée; eh bien, moi non plus alors. Vous savez bien que je n'ai pas de plaisir là où vous n'êtes pas.

Thérèse l'embrassa, voulut lui faire entendre raison, mais l'entêtée fillette tint bon, fit intervenir sa mère, ses frères, et Thérèse, au fond, très ennuyée pour des raisons de prudence qu'elle ne pouvait dire, dut se rendre au vœu de tous.

— Vous me raconterez tout, lui dit Philippe au moment du départ; ce sera mon plaisir à moi.

La jeune fille s'en alla le cœur serré; quelque chose lui disait de prendre garde à la voie où cette existence l'engageait peu à peu; et pendant qu'Henriette trépignait d'impatience dans le wagon, elle, silencieuse, les yeux rivés sur la mer qui venait de l'inviter à une de ses fêtes, pensait à toutes sortes de choses qui n'étaient, certes, ni le bal ni le plaisir.

Quand les d'Azir arrivèrent à Villefranche, une longue file d'invités, semblable à un ruban multicolore, serpentait à travers les rochers qui conduisent à la mer. Là, les canots de la flotte les recevaient et les emmenaient à bord sous la protection d'un jeune enseigne chaussé fin, ganté de blanc, qui, après avoir fait le métier ingrat de passeur, se rattraperait ensuite avec la danse.

Quand les habitants de la villa Marie-Blanche abordèrent l'escalier de cuivre du *Formidable*, l'ami de Jacques, qui les avait vus venir de loin, était sur la dernière marche pour les recevoir.

Avec cette vieille galanterie française et ce profond respect dont notre marine a gardé la tradition, il baisa la main de M^{me} d'Azir, et la fit monter en la remerciant d'avoir bien voulu accepter une invitation aussi précipitée. Les deux jeunes filles, suivies de Jacques, montaient en même temps, et ils pénétrèrent tous sur le pont, fermé par une porte de toile.

Les deux factionnaires, gardiens de parade cette fois, présentèrent les armes à leur officier, l'orchestre préluda, et le tableau magique de la salle de danse acheva de porter au paroxysme la joie naïve d'Henriette, qui n'avait rien imaginé d'aussi

poétique et d'aussi élégant que cette entrée militaire, maritime et mondaine tout à la fois.

Henriette en était encore aux souvenirs de ses leçons de danse et des cravates roses d'un certain Lucien, dont les quatorze ans précoces avaient fait en leur temps de grands ravages dans les cœurs de ses jeunes danseuses; instantanément elle conçut une admiration sans bornes pour le lieutenant de vaisseau Charles Perrault, qui avait la barbe blonde, des aiguillettes d'or et baisait les mains des vieilles dames, en regardant les jeunes comme on regarde les étoiles.

Le pont était couvert avec des drapeaux de toutes nationalités : ici des raies blanches et rouges, là les aigles noirs, plus loin les tricolores, les croix bleues, et sur tous ces étendards un soleil resplendissant qui les transformait en vitraux aux vives couleurs.

On retrouvait ces mêmes drapeaux autour des rampes et des balustrades des dunettes, où pendaient comme des dentelles aux larges festons des filets frangés retenus par des ceintures de liège.

Les canons avaient été démontés et leurs fûts d'acier brillaient comme des bijoux à travers les feuillages qui garnissaient les sabords. Ça et là, de grandes corbeilles de fleurs et d'arbustes exotiques formaient de vastes parterres, et l'avant, transformé en salon, offrait un coup d'œil féerique.

Là, se tenait l'amiral et son état-major, et tous ces uniformes, auxquels se mêlaient heureusement les toilettes claires des invitées, formaient un ensemble pittoresque et harmonieux; c'étaient des saluts, des poignées de main, des invitations, des remerciements, de petits cris de reconnaissance joyeuse en retrouvant un ami, un parent. Puis, les présentations, le salut officiel au maître de maison, que sais-je, un brouhaha élégant, des éclats de rire discrets, des bavardages chuchotés, puis, tout à coup, un nom circulant de bouche en bouche, et tous les yeux portés sur un point unique pour suivre au passage quelque prince étranger, quelque reine de beauté, quelque artiste célèbre signalé à la

curiosité publique; puis l'on reprenait la causerie ou la danse. Déjà, Henriette voltigeait au bras de Charles Perrault, et avait recueilli de nombreuses invitations; ses yeux brillaient, et le sourire triomphant de sa jeune bouche ne lui permettait plus de refermer ses lèvres entr'ouvertes.

— Comme elle s'amuse! dit Jacques à Thérèse, avec cette condescendance émue des grands frères. Et vous, mademoiselle, persistez-vous à ne pas vouloir danser?

— Oui, dit-elle, je vous assure que j'aime autant regarder, et c'est plus dans mon rôle.

— Thérèse, dit M^{me} d'Azir, qui avait entendu le débat, vous me faites de la peine à vous dérober ainsi toujours, quand nous vous offrons de partager ce que notre vie a d'agréable et a n'en accepter que les devoirs. Il semble que vous preniez à tâche de nous rappeler sans cesse ce que nous avons tous oublié; il n'y a plus d'institutrice chez nous depuis longtemps; vous êtes l'amie d'Henriette, allez donc la rejoindre là-bas, et amusez-vous comme elle si vous pouvez.

Les yeux de Thérèse s'étaient remplis de larmes; elle dit à mi-voix :

— Oh! madame, je voudrais qu'il n'y eût pas tout ce monde pour me jeter dans vos bras, et vous dire combien je vous aime tous, — mais vous le savez bien, n'est-ce pas?

— Oui! oui! Jacques, emmène-la.

Il n'y avait pas moyen de refuser; Thérèse avait fait le possible pour se garder, elle obéit en tremblant. Mais, en s'éloignant au bras de Jacques, elle ne put s'empêcher de penser que, pour n'être pas aussi visible que celui d'Henriette, son plaisir à elle n'en était pas moins grand. Il lui semblait même que les paroles de M^{me} d'Azir avaient fait naître tout à coup dans son âme cette fleur d'espérance qui s'épanouit à certaines heures dans les jeunes vies, et que son plaisir était devenu du bonheur.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La fin au prochain numéro.)

TOUT PASSE, TOUT LASSE, TOUT CASSE

*Je réponds, quand on dit : « Tout passe,
La paix de l'âme ou ses combats, »
Que, malgré le temps et l'espace,
Les souvenirs ne passent pas.*

*Lorsque j'entends ces mots : « Tout lasse,
Plaisir ou douleur, ici-bas, »
En moi je murmure à voix basse :
Les chants du cœur ne lassent pas.*

*Car, si dans le monde où tout casse
Les uns vont égarer leurs pas,
A d'autres le ciel fait la grâce
De liens qui ne cassent pas.*

EMMANUEL DE MONTCORIN.

SAINT-MICHEL-EN-GRÈVES

SUITE

V



UI, tous trois se couchèrent gaiement, enchantés de leur journée. Les deux sœurs causèrent longtemps ensemble, ressuscitant le Roland d'autrefois et se complaisant à constater combien il avait tenu, et au delà, tout ce qu'il promettait jadis.

Lui, à cheval sur sa fenêtre, la cigarette aux lèvres, fredonnait en contemplant les étoiles, les rochers, un bout de mer et le lointain feu rouge du phare de Ploumanach.

Il ne pouvait croire que, le matin même, il fût encore si étranger à tous ces aspects, et que, la veille au soir, il se sentit à peine décidé à partir... et à partir pour vingt-quatre heures!

N'avoir pas emmené Rask, s'être borné à la plus légère des valises et ne plus avoir du tout (mais plus du tout!) envie de rentrer le surlendemain!

Après-demain?... Jamais de la vie!

On avisera; c'est bien simple: un mot à son père et un mot à son matelot.

Là-dessus, Roland s'est endormi tranquille.

Et les jours ont succédé aux jours, et il se retrouve à la fin de la semaine avec la même rapidité que si ce n'était toujours que la fin de la même journée.

On ne veut pas le laisser partir. Marthe et Yvonne le lui ont formellement défendu.

Pourquoi ne récrirait-il pas à Paris et ne s'arrangerait-il pas une bonne fois pour passer là tout son congé?

Où pourrait-il être mieux?

Oh! il n'hésite pas: nulle part ailleurs, assurément!

Ce qu'elles le gâtent toutes les deux! Ce qu'elles sont bonnes et gentilles pour lui! Pauvre Roland! Depuis douze ans qu'il a perdu sa mère, il ne savait plus ce que c'était que toutes ces choses-là.

Son père l'a toujours élevé plus que militairement. Depuis surtout que le général de Tréverzel a perdu sa femme, et qu'il a vu son fils préférer à tout sa carrière de marin, il en veut presque à celui-ci de n'être pas une fille.

— Tu resterais près de moi à me choyer, à me dorloter.

Quand son père commence ainsi, Roland sait ce qu'il l'attend et se mord la moustache, jusqu'au sang parfois, pour ne pas donner un libre cours à l'exaspération qui le fait bouillir. Oui, lui, viril, stoïque, indomptable sous le mal (quelque forme qu'il revête: il en a donné bien des preuves), lui se sent exaspéré rien qu'à entendre ces mots: choyer! dorloter!

Et dans la bouche d'un homme de valeur comme le général de Tréverzel! Un soldat! douillet et sybarite à ce point!

Ah! si ce n'était son père, comme il céderait, lui, Roland, aux irrésistibles tentations du fond moqueur de sa nature! Mais le respect, doublé de sa volonté de fer, l'emporte toujours dans cette lutte, et le tient aussi coi devant les douilletteries et les plaintes que devant les pointes et les brimades.

Un ouf! seulement, très sincère, quand il retrouve la solitude et la liberté.

Ainsi son père est arrivé au résultat radicalement opposé à celui qu'il cherchait. A force de réclamer impérativement des choses qui ne jaillissent que spontanément, par la confiance, il a ôté à son fils toute envie de prodiguer des expansions qui ne seraient plus alors qu'une monnaie due, la réponse banale à une consigne donnée.

Roland est profondément respectueux, soumis, déferent pour son père; mais expansif et à l'aise avec lui... jamais!

Les mouvements mêmes qu'il sentait, jadis, prêts à sortir de son cœur (très chaud dans le fond, sous son enveloppe si calme), ont été comprimés. Dès qu'il a séjourné quelque temps dans le tête-à-tête paternel, il en sort plus boutonné, plus renfermé encore, plus content de passer pour original, indifférent, sceptique et de sentir que, s'il passe pour tel, il le devient bien un peu aussi en réalité.

Tout lui semble vide, étroit, mesquin, fade, banal...

...La mer! La mer!... Et il rembarque toujours avec bonheur.

Une fois surtout, après une campagne de trois ans, le retour avait été tout à fait dur. Le général de Tréverzel, malgré une fidélité légendaire à l'épouse perdue, avait cédé à son horreur de la solitude et demandé la main d'une jeune veuve étrangère, rencontrée souvent dans l'intimité d'amis communs.

En arrivant, Roland le trouva fiancé. Il en éprouva un choc affreux, une blessure d'autant

plus douloureuse qu'il adorait le souvenir de sa mère, comme il l'avait adorée elle-même, et que cependant il ne crut pas pouvoir se permettre un seul reproche à son père.

Il se fit un masque impassible, écouta tout sans proférer une parole, sans donner un signe d'émotion quelconque; il ôta du salon le grand portrait de sa mère pour le mettre dans sa chambre à lui, en plus de celui qu'il y avait déjà, et il repartit presque immédiatement, bien avant la cérémonie.

Un an après, dans les mers australes, il apprenait que la femme de son père était morte en donnant le jour à un enfant mort aussi. Aucun détail, aucun commentaire. Quand il revint, le portrait de sa mère avait repris sa place d'autrefois dans le salon; toutes choses étaient comme par le passé. Pas une allusion ne fut faite; jamais un mot prononcé à ce sujet. Il put croire qu'il avait rêvé.

Maïntenant, à Trégastel, il peut se demander s'il ne rêve pas encore. Pour lui, tant d'attentions si douces! Des choses insignifiantes, sans doute, mais qui montrent si bien la sollicitude en éveil, et évoquent si profondément en lui des échos qu'il y croyait endormis à jamais.

Qu'a-t-il donc fait pour mériter cela?

Rien, absolument rien! se dit-il très sincèrement à lui-même, tandis que, à quelques pas de lui, à l'autre bout du corridor, les deux sœurs ne cessent de se répéter le contraire.

C'est vrai, elles l'ont constaté en riant: toutes deux ne cherchent plus qu'à lui faire plaisir, à leur ancien compagnon d'enfance; elles s'y ingénient à l'envi; mais que peuvent-elles ici?

Et lui est si gentil pour elles, si gai, si complaisant, toujours si content de tout! Du premier coup, il est devenu l'âme de leur bande, et il semble que s'il s'en allait, il n'y aurait plus qu'à partir avec lui. Qu'on demande plutôt aux enfants, toujours tous cinq fourrés dans ses grandes jambes.

Tout est facile, tout marche seul depuis son arrivée. Qu'ils s'agisse de quelque escalade de rochers, de quelque lointaine expédition en mer, d'un incident qui arrête les autres... Qu'importe? puisque Roland est là!... Et l'on part; et l'on s'amuse; et l'on revient toujours enchanté, joyeux.

Qu'avaient-elles donc fait, les autres années? Comment se passait leur temps?... Tout terne, leur paraît-il... Et les jours de pluie, jadis si redoutés avec les enfants!... Même cela est devenu chose facile. On en désirerait presque d'autres pour les passer tout semblables à ceux que l'on vient de traverser.

La grande chambre de Marthe, avec ses deux fenêtres sur la mer, devient alors ce qu'ils appellent leur *hall*.

En quelques minutes, la main élégante et experte de sa propriétaire arrive à donner un petit air de circonstance.

Les microscopiques tables-toilettes de l'établissement ne sont pas longues à débarrasser de leur

mince fournement et à tirer au milieu de la pièce, réunies et couvertes par un même grand plaid. Sur la cheminée, dans quelque énorme pot-au-feu, adroitement dissimulé, s'étale le buisson de fleurs qu'Yvonne, connaissant la passion de sa sœur, lui fait envoyer et renouveler de Loguidy. Sur la commode, les fenêtres, la table, partout, d'autres indices de cette même passion dans les gros verres d'eau supplémentaires, obtenus non sans peine des « Petites Sœurs ».

C'est le butin de chaque promenade: bruyères roses, genêts d'or, fougères...

Même lorsque l'on n'a couru que les rochers, là, tout au bord de la grève, où passe et recouvre chaque marée montante, il reste pour Marthe toute la variété de mousses frisées, d'algues fines et d'herbes ténues, si ténues que, une fois hors de l'eau, elles semblent ne plus être qu'un cheveu dans la main.

Avec toutes, séchées ou vivaces, Marthe sait faire des choses charmantes. Tantôt c'est à cela qu'elle travaille; tantôt c'est quelque robe qu'elle brode pour sa fille, son petit n° 5.

Yvonne, elle, est toujours plongée dans d'interminables tricots de pauvres.

Roland apporte ses pinceaux, mais l'aquarelle commencée reste en place, dès que l'essaim des neveux réclame autre chose.

— Tu les gâtes trop, ne cesse de lui répéter Marthe. Ils ne peuvent plus se passer de toi.

A quatre heures, le thé est joyeusement confectionné et absorbé sur place, puis on se remet à l'ouvrage et l'on ne se sépare qu'au premier coup du dîner.

— Oui, tu les gâtes trop, redit Marthe avec un attendrissement véritable, un matin qu'elle trouve toute sa nichée dans la chambre de son cousin.

Ils sont là devant une flotte complète que Roland vient de terminer pour eux. Chacun a choisi son type, gréé suivant toutes les règles de l'art; chacun a prescrit ses couleurs; même la petite dernière n'a pas été oubliée.

Et tous, grimpés sur les genoux et sur la chaise de leur oncle, lui demandent à qui mieux mieux des explications, des histoires, des promesses... Tous veulent être marins...

— Oh! non, par exemple! s'écrie leur mère. Les deux aînés n'ont jamais voulu, dès le maillot, entendre parler d'autre chose. C'est déjà bien assez, bien trop! Tâche plutôt de les en dégoûter un peu.

— Pourquoi? Ils ont raison. C'est dans le sang, cette vocation-là. Qu'est-ce que tu voudrais donc en faire? Il te reste un Saint-Cyrien, un évêque, sans parler de la sultane. Que te manque-t-il?... Un diplomate? Un propriétaire? Eh bien!...

— Moque-toi! Je te demanderai d'être parrain.

— J'accepte. Mais tu connais mon spleen loin de la mer. Ainsi, dépêche-toi. Ne me laisse pas rembarquer bredouille de filleul!

— Et dire, répétait encore, le soir, Marthe à sa

sœur, dire que ce garçon-là ne veut pas se marier!!! Il ferait un mari incomparable.

Comme Yvonne se taisait :

— Tu ne trouves pas ?

— Oh ! si ! Mais jamais il ne rencontrera quelqu'un d'assez bien.

— Cherchons ! Marions-le ! Il rendrait une femme si heureuse !

— Mais serait-il heureux, lui ? J'y ai déjà pensé, et je n'ai trouvé personne digne de lui.

— Cherchons toujours. Tiens, sans aller bien loin. Lucie est très gentille. Et Marguerite donc : une perfection ! Jacqueline d'Arbois...

— Elles feront toutes des femmes charmantes, mais Roland ne se mariera qu'à son seul gré... s'il se marie !...

— Le vois-tu *pincé* ? Il serait irrésistible. Bah ! il ne voudra pas, il se trouvera ridicule ; il se haussera les épaules à lui-même.

— Hélas ! il a peut-être raison. Tout passe si vite !

VI

Malgré la préférence qu'avaient Roland et ses cousines pour leur trio, leur petit cercle absolument fermé ; malgré le prétexte si plausible, qu'ils pouvaient toujours alléguer, de ne pas gêner les fiancés, il n'en fallut pas moins consentir à quelques parties en grande bande.

Ainsi, on alla en barque déjeuner aux Sept-Iles ; en voiture, voir le vieux cloître de Tréguier ; plus près, le pèlerinage de Notre-Dame-de-la-Clarté, et le phare de Ploumanach, et l'inaccessible village de Trébeurden, d'où la vue de mer s'étend si loin au delà du « plateau de Triagoz ».

André n'était pas sans en vouloir un peu à son cousin de son absorption si complète par les Kerguirec ; il aurait voulu le voir fusionner avec la famille de sa fiancée et avec lui-même, plutôt qu'avec Marthe et Yvonne ; il se sentait taquiné, presque humilié vis-à-vis de sa belle famille, du peu d'importance que semblait lui accorder l'insaisissable Roland.

— Il est si bien, M. de Treverzel ! ne cessaient de dire M^{me} Perraud. C'est dommage qu'on ne le voie pas plus. Nous savions qu'il était sauvage, mais pas à ce point ! Vous devriez l'appivoiser et l'emmener plus souvent avec nous. Voyez comme ses cousines savent s'y prendre. Décidez-le au moins à quêter à votre mariage ?

Et en redisant cela pour la dixième fois, M^{me} Perraud ne manquait pas de regarder sa seconde fille, qui ne manquait pas d'en rougir.

Si André avait été plus observateur, peut-être eût-il découvert de quoi taquiner Roland à son tour sur cette enrageante absorption de lui-même par le groupe des Kerguirec. Peut-être ? Mais pas

à coup sûr... Car, que découvrir dans des rapports aussi uniformément gais, entraînés, mouvementés, éloignés de toute espèce de flirt ?

Deux fois pourtant, André est entré dans la chambre de Roland pour le trouver plongé dans la confection de ses bateaux, au milieu du cercle des marmots :

— C'est toi, s'écrie-t-il, qui sembles à point pour remplir le rôle de père de famille ! Autrement que moi, malgré la « tête à ça » que tu voulais bien me trouver en arrivant ! Crois-tu que j'aurais jamais cette patience, sans parler de l'habileté professionnelle, bien entendu ! La patience, le soin de surveiller tout cela, et de m'assommer, moi, pour qu'ils ne s'assomment pas, eux ! Car tu ne vas pas me dire que cela t'amuse ? C'est histoire de les tenir tranquilles. Et cinq à la fois ! Cette confiance doit te flatter : leur mère est comme une lionne. Je n'oserais même pas lui en demander un pour cinq minutes. Et toi, tous ! Quelle supériorité !

André continua longtemps, prit et reprit le sujet. Roland ne se troublait pas pour si peu. Il fallut que les plaisanteries de la Houssaye, qui ne brillaient jamais par leur finesse, devinssent tout à fait fastidieuses. Alors, il répondit :

— Tu as raison : le rôle de bonne d'enfants finit par être monotone, mais, avec mes goûts changeants, je ménageais mes effets et gardais le meilleur pour la bonne bouche. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je songe à m'y mettre. Oui, tu as raison : il y a mieux à faire ici qu'à monter des bricks pour des marmots. Arrivons à un autre et plus palpitant chapitre de mes études et jouissances, à Trégastel.

Après l'enfant, qui ne manque pas d'intérêt (bien au contraire) au grand point de vue philosophique qui me séduit toujours, devine ce que je vais étudier, le projet que je vais mettre sur le chantier... et promptement... Tu n'y es pas ?... Tu ne trouveras jamais. Eh bien ! si je me sentais tout à coup « à point » et pensais comme toi au mariage ?

André le regarda avec étonnement, étonné surtout de la bizarre intensité moqueuse de la voix et du regard.

— Ah ça ! fit-il sérieusement, est-ce dans les environs que tu as découvert quelque fiancée si tentante, un frais et pur Feyen-Perrin ? Que veux-tu dire ? Je ne comprends pas. Raconte. Explique...

— Ton air curieux et alléché m'amuse, très cher ; devine si tu peux... ou plutôt, non, ne devine rien. Mais souviens-toi que tu m'as excité au combat... Alors, en avant le match !

— Mais avec qui ? Où ?

— Oh ! absolument sur place.

— Ici, à l'hôtel ? Pas de Feyen-Perrin alors. Une touriste ? Sais-tu seulement s'il y en a ? Tu ne daignes frayer qu'avec tes cousines... Tiens ! Oh ! pas possible ! Je n'y aurais jamais songé : vous

vous connaissez trop... Mais c'est vrai que je t'ai poussé à faire la cour à Yvonne. Elle te plaît ferme, il paraît, pour que tu oses entreprendre la lutte avec l'ombre de son bien-aimé d'Estrées.

Malgré le ton exclusivement intime et badin de la conversation, Roland se tenait à quatre pour ne pas lancer sa main sur la figure de son cousin. Il sut ne rien laisser percer du chatouillement si étrangement désagréable que lui avaient causé ces mots, et se bornant à accentuer de plus en plus son sourire moqueur :

— Tu n'y es pas, mon cher. Mes cousines seront à l'occasion, je l'espère, mes alliées, et ce ne sera pas de trop, car l'affaire est délicate. Mais, je m'arrête, j'en ai déjà trop dit.

— Quoi donc? Il ne s'agit pas d'elles?... Je ne comprends plus. Et mon alliance, à moi, la veux-tu?

— Merci! Pour le coup, comme dénouement, voilà qui ne serait pas mauvais!

Or, le soir, ils étaient tous sur la grève :

— Les enfants sont couchés? Ils dorment? Tu es libre?

André recommença à interpeller son cousin à travers tout le groupe, en ricanant son éternelle plaisanterie.

— Je croyais t'avoir raconté mon changement d'études. Je suis tout aux... étoiles maintenant. Et si ma charmante future... cousine veut bien accepter mon bras, je vais la mener à une place où l'on jouit en véritable amateur. Le spectacle est digne d'elle. — Arrière les profanes, ajouta-t-il, pour André, qui s'apprêtait à les suivre.

La jeune fille, intimidée, hésitante, avait passé son bras dans celui de Roland, interrogeant du regard celui-ci et André, sans se décider à proférer une parole.

— Allons, André, puisque Roland nous lâche, nous vous réclamons. Si, vous aussi, aimez à rêver aux étoiles, je sais une place qui vaut la sienne.

Et Marthe l'entraîna dans la direction opposée.

Il se laissa faire, mais, vexé, il se retournait constamment :

— Où vont-ils? Quelle drôle d'idée! Qu'est-ce qu'ils vont faire?... Ne sont-ce pas eux que je vois là-haut dans les rochers, à gauche? Comment sont-ils déjà si loin?... Pas possible... Et sur cette roche difficile! Pourquoi l'emmener là?... Je vais aller les rejoindre. De quoi diable se mêle-t-il?... Et, sans plus de façons, plantant là ses compagnes, André se dirige, tout courant, vers les rochers du Roi Graalon.

— Est-il méchant, ce Roland, quand il veut!

— Et comme l'autre a été pris au piège! Le voilà positivement jaloux!

Les deux sœurs ne pouvaient s'empêcher de rire du plan de taquineries que leur avait annoncé Roland, et du plein succès qu'elles lui voyaient assuré.

— Cet André m'assomme à me relancer tous les jours, — leur avait-il dit simplement, sans dévoiler

ce qui l'avait le plus exaspéré dans son cousin. — Je ne vois plus qu'un moyen de me débarrasser de lui...

André, en effet, était jaloux. Il l'était par nature. Il l'avait été très spécialement de Roland, que, dès l'enfance, il s'était vu proposer comme modèle.

— Vois comme Roland a de bonnes notes! Comme il a de bonnes places! Comme il passe bien ses examens!

Au diable Roland! avait-il pensé plus d'une fois, se faisant renvoyer de collège en collège, ratant Polytechnique et Saint-Cyr, et n'arrivant relativement vite par le rang que grâce à un « pistonnage » effréné du général de Tréverzel... le père de Roland! Encore Roland qui, bien inconscient, lui, de tous ces griefs, courait les mers depuis longtemps.

Aussi, quel triomphe pour André, enfin officier comme son cousin, de se trouver maintenant fiancé, casé, avant lui.

A quoi lui a donc servi toute sa supériorité, à ce phénix?

Du coup, il ne lui en veut plus du tout. A peine fiancé, il a pensé à lui et désiré très franchement le voir. Il lui semblait pouvoir le protéger à son tour et, pour un peu, lui donner des conseils.

Comment ce diable de Roland n'a-t-il eu qu'à le regarder là, dès qu'ils se sont retrouvés dans la gare de Plouaret, pour qu'il se soit senti, malgré tout, « petit garçon » devant lui, comme autrefois, et qu'il n'ait plus aspiré, pour ainsi dire, qu'à s'en parer vis-à-vis de sa belle-famille?

Mais... ce garçon qui a tous les prestiges n'a-t-il pas dit ce matin même, et d'un air singulier, qu'il avait trouvé ici, sur place, à l'hôtel, une fiancée à son goût? Et qu'il y avait un rival à détrôner? Et qu'il ne s'agissait pas d'Yvonne. Et sur les rochers qu'éclaire la lune, André ne le voit-il pas tout seul, avec sa fiancée à lui?

Il ne marche plus, il court, il vole. Il voudrait arriver doucement pour les surprendre, mais l'impatience l'emporte :

— Ohé, Roland! crie-t-il de toutes ses forces. Il est temps de rentrer!

Les deux ombres là-haut s'agitent; puis, plus rien : elles ont disparu.

...Si André a trouvé la chose très déplaisante et fait subir un interrogatoire en règle à sa fiancée, celle-ci n'a pas gardé un si mauvais souvenir de sa soirée.

Partie toute tremblante de timidité quand l'a emmenée Roland, elle s'est vite sentie mise à l'aise, en même temps que flattée par la courtoisie et les manières simples et nobles du jeune homme.

— Maman a raison : quel mari charmant il ferait pour Thérèse!... Et quel beau-frère pour moi!...

La glace est rompue entre eux; elle n'a plus peur quand il lui adresse la parole ou qu'il s'approche de leur groupe. André, qui avait tant désiré ce résultat, est vexé de sa soudaineté; il ne perd plus

Roland des yeux, s'imaginant que, de son côté à lui, il y a quelque chose qu'il n'y avait pas... Quoi?... Il ne saurait le dire, si ce n'est moins d'empressement à disparaître, à les fuir tous.

Roland, lui, si content qu'il soit de la réussite de son manège, trouve qu'il la paye un peu cher en distrayant quelque chose des heures qu'il préfère tellement passer autres.

Ses cousines ne se doutent toujours pas de la cause première de ce qu'elles prennent pour une pure taquinerie. Elles ne savent pas que Roland veut à tout prix donner le change, ne plus risquer d'entendre cette phrase stupide, ce ricanement idiot :

— Ah ! ah ! Il faut qu'elles te plaisent ferme, pour t'avoir converti au mariage et te décider à entrer en lutte avec l'ombre bien-aimée de d'Estrées.

Pauvre Roland ! N'est-ce pas lui qui est stupide de se sentir ému pour cela ? Ses cousines n'auraient-elles pas été les premières à rire tout simplement avec lui du flirt supposé ?

N'a-t-il pas cent fois bombardé Marthe de ses plus joyeuses déclarations ? Encore l'autre jour, à genoux au beau milieu de la grève?... Plaisanteries que tout cela !...

Quel mal donc que l'on en plaisante avec lui ?

VII

Roland entendait constamment ses cousines et les enfants parler de Loguidy, ce petit nid breton qu'aimait tant Yvonne, où elle, avait groupé tous ses souvenirs et où se passait maintenant son existence solitaire. Il ne s'expliquait pas, du moins, il ne voulait pas s'avouer son désir ardent de connaître le cadre intime de la vie de la jeune femme. Il se demanda très sincèrement pourquoi il se sentait si heureux à l'idée d'y passer quelques heures.

C'était une partie que l'on venait de décider tout à coup : aller faire à Roland les honneurs du *home* d'Yvonne et y ravitailler les enfants pour un séjour à Trégastel, plus prolongé qu'on ne l'avait d'abord prévu. Puis, de là, s'en aller aussi montrer au jeune homme la « Liene de grève » et Saint-Michel, la passion des deux sœurs.

On remisa donc le bateau et les engins de pêche. On suspendit les études de breton, dans lesquelles Marthe et Roland rivalisaient d'ardeur. Ils avaient eu l'idée de retrouver là leurs échos d'enfance, sous la direction d'Yvonne qui, restée dans le pays, n'avait jamais perdu la pratique de cette sauvage et sonore harmonie.

On recommanda au couvent de garder intactes les quatre chambres ; et, joyeuse, toute la bande s'envola un matin.

Cela amusait les enfants de prendre un repas en route ; on s'arrêta à Lannion. Roland se rappela

son déjeuner à la même place avec La Houssaye. Il ne pouvait croire que si peu de jours se fussent passés depuis !

En arrivant à Loguidy, du premier coup, il se sentit charmé.

Entièrement enveloppé de verdure et tapissé de roses grimpantes, le petit castel d'Yvonne apparaissait au bout lumineux d'une longue, longue avenue sombre, comme un autel de fleurs et de lumière se détache au fond d'une haute nef de cathédrale.

Elle était connue dans tout le pays, cette entrée de Loguidy, cette allée d'arbres si majestueusement poussés vers le ciel, que leurs branches ne se rejoignent en voûte qu'à des hauteurs déconcertantes. Sur près d'un kilomètre se dressent ces arceaux gigantesques, tout tamisés de ciel bleu et de soleil. En quittant leur ombre, on se trouve un instant en pleine lumière. Là, sur le point culminant de la colline, la coquette habitation, puis une petite pelouse, en arrière comme en avant, et les grands bois reprennent en fond plus sombre, descendant jusqu'à la rivière.

De toutes les fenêtres, on la voit cette rivière, dérouler à travers la verdure son long ruban d'un bleu argenté.

Roland ne se lasse pas de regarder et trouve que Marthe ne lui a pas encore assez dit combien idéal est ce Loguidy...

Là, Yvonne a passé sa lune de miel.

La petite propriété venait alors d'être entièrement restaurée pour l'arrivée des jeunes époux. Elle leur était offerte comme cadeau de nocces par la marraine d'Yvonne, une aimable douairière qui savait avoir les attentions les plus raffinées.

De là, mais pas tout de suite (oh ! non, pas tout de suite, heureusement ! se répétait Yvonne), ils étaient partis pour leur voyage d'Italie.

Hélas ! Elle y est revenue seule avec les restes de celui qu'elle avait espéré si ardemment aimer toute une vie... et avec l'espérance de celui qu'elle aimait déjà si passionnément au fond d'elle-même.

Son fils !

Quelles douces larmes s'étaient mêlées aux larmes amères !

Et quelques heures après, le petit corps, refroidi pour toujours, allait rejoindre celui de son père sous la haute croix de marbre...

Quelquefois en repassant, en revivant sa souffrance, Yvonne se demande comment elle a pu la traverser et y survivre ; comment la religion même a été assez forte pour maintenir ou rétablir l'équilibre dans sa pauvre âme désespérée ; comment elle peut vivre maintenant sans révolte et même sentir tant de calme dans sa vie !

Elle doit en convenir : quelque chose de meilleur encore que le calme s'y mêle ; depuis quelques jours qu'elle a retrouvé ce compagnon de son enfance ; depuis que, avec de bonnes choses si anciennes

elle a senti s'éveiller un intérêt si vrai pour les blessures qu'elle cache au fond de son cœur.

Elle ne comprend pas comment Roland a fait pour qu'elle aime à lui parler de tout, elle qui n'aime à parler de rien ! Comment, sur Loguidy même, elle lui raconte tant de détails, dès ce premier tour qu'ils font ensemble le soir, dans ses bois.

En arrivant, elle a donné son coup d'œil de maîtresse de maison, installé Roland, Marthe et les enfants. Peu après, apercevant son cousin seul devant la maison, elle est redescendue ; ils sont partis ensemble et, sans s'en apercevoir, ils ont marché jusqu'à l'heure du dîner.

Il avait commencé, lui, par faire des questions sur la propriété, s'intéressant à tout, aux arbres, à la vue, à la sévérité des hivers passés là, aux animaux, aux plantes, à ce qu'on pourrait semer, à ce qu'on devrait élaguer, aux moindres détails pensés chemin faisant.

Elle avait répondu à tout, jouissant de cet intérêt et prenant elle-même un plaisir tout nouveau à y faire écho. Peu à peu, elle avait raconté les projets qui devaient jadis compléter si bien leur installation... ce qu'en pensait « Henry » (rien qu'à lui entendre prononcer ce nom, Roland se sentait ému), l'enchantement qu'ils avaient éprouvé, eux aussi, tous les deux, à leur arrivée ; cette vue si charmante de la rivière, surtout d'un point entre tous, ici, de ce banc de mousse où l'on était si bien, en face de la grande percée qui descend... Quant aux hivers ? Oui, sévères, sans doute ; mais, avec l'habitude, on n'y fait même plus attention. Et puis, qu'importe ?...

La première année, elle, avait été bien dure ! Le lugubre hiver trouvé là en revenant... seule... d'Italie !

Sa voix tremble un peu. Elle continue tout de même pour répondre à Roland, qui lui parle de ce passé, tout sérieusement, tout tranquillement, sans une exclamation, sans un geste. Elle lui sait gré de cette attitude ; elle se sent ainsi plus à l'aise ; d'autant que, sous l'indifférence apparente que préfère sa timidité, son cœur n'a qu'à chercher le regard de Roland pour y trouver tout autre chose. C'est le même regard profond de la première soirée de Trégastel, ce même regard plus éloquent que toutes les paroles, et qu'elle a tant de fois surpris arrêté sur elle.

Chose étrange, il correspond toujours à un battement plus marqué de son cœur à elle ; il le scrute, il le devine, il semble vouloir en combler le vide.

Ainsi, quand toujours entourée des enfants de sa sœur, elle en attire un plus spécialement, le prend sur ses genoux, cherche à se faire quelque illusion du doux bonheur perdu... le regard est là, elle le sait ; elle le sent si sûrement, qu'elle se trouverait doublement seule maintenant sans lui.

...La cloche du dîner les rappelle tout à coup ; ils rentrent ensemble :

— Je vais te reconduire jusqu'à ta chambre. S'il te manque quelque chose, je t'en prie, parle. Considère-toi ici comme jadis à Kerguirec.

Et ils se quittent devant la porte, tout simplement, comme s'ils n'avaient parlé que de choses banales.

Mais qu'elle est peu banale l'impression que cette causerie a laissée au cœur de chacun d'eux !

VIII

Après la rusticité de la table de Trégastel et de ses couverts d'étain, l'hôtel de Lannion avait déjà semblé luxueux ! Qu'est-ce donc quand ils se trouvent tous réunis dans l'élégante salle à manger de Loguidy ?

Ils rient eux-mêmes de leurs extases devant du linge si blanc et si lustré, une argenterie si brillante, de la vaisselle si fine et si nette, du cristal si transparent !

Des fleurs sur la table ; des fleurs partout. Il n'est pas besoin de venir de Trégastel pour admirer cet intérieur où frappe à chaque détail la même note d'élégant confort et de fine simplicité.

Comme Roland s'exclame sur la corbeille de milieu de table :

— Un vrai chef-d'œuvre que ne désavoueraient ni Lachaume ni Vaillant-Rozeau.

— N'est-ce pas ? C'est l'œuvre de Marthe. Elle a fait cela en un rien de temps, pendant que nous rentrions tout à l'heure.

— Mes compliments, Marthe ; une perfection de plus ! Décidément, je renonce à trouver celle qui te manque. Si jamais je pensais à me marier, je voudrais une femme comme toi. Cela vaut son pesant d'or... Hé hé !... ton pesant d'or ! Je ne te fais pas un mince compliment.

— Impertinent !

Le dîner fut très gai. Yvonne avait placé Roland en face d'elle, comme elle plaçait toujours son beau-frère de Bossières. « Puisque Léon n'est pas là... » lui avait-elle dit...

Et Roland, tout en trouvant tout naturel, lui, parent et seul homme présent, d'occuper cette place, n'avait pu se défendre d'un premier moment de trouble. Pourquoi ?...

D'ailleurs, rien n'en avait percé ; aucune ombre n'avait filtré sur la franche gaieté de cette réunion.

Après le dîner, on prit le café sur la terrasse. Roland alluma une cigarette pendant le coucher des enfants. Puis, on fit un tour au clair de lune avant de rentrer s'installer dans le hall, autour du piano. Sur la demande du jeune homme, les deux sœurs, aussi bonnes musiciennes l'une que l'autre, se mirent à contribution, l'une chantant, l'autre accompagnant ou jouant elle-même, au hasard, des morceaux et des partitions que lui passait son cousin.

— Tiens! fit-il tout à coup, ces chants italiens que j'aime tant!

Et il tendait deux feuilles jaunies.

Marthe, qui en connaissait l'origine, et qui eût tout fait pour éviter une tristesse à sa sœur, les saisit et tâcha de détourner l'attention pour les faire disparaître.

Yvonne avait surpris son manège :

— Pourquoi ne veux-tu pas dire à Roland ces chansons qu'il aime ?

— Je ne sais pas l'italien. Tu te rappelles bien que j'ai toujours évité d'en chanter.

— Fredonne-lui au moins l'air.

— Oui, fredonne-moi seulement l'air, appuya Roland, qui n'avait rien remarqué. Tant pis pour les paroles! Du reste, je les sais par cœur.

— Chante avec Marthe, alors. Commençons par *Santa Lucia*, cela nous mettra en train.

Ils commencèrent, riant d'abord un peu, puis beaucoup dans les difficultés qu'ils avaient à se mettre ensemble, les mots qu'écorchait Marthe et les mesures qu'estropiait Roland.

Pour la chantante et populaire barcarolle de Naples : *Addio Napoli*, ce fut plus drôle encore; mais ils prirent et reprirent les deux morceaux, et, à mesure que cela marchait mieux, ils devenaient tous trois plus sérieux... si sérieux bientôt qu'ils ne s'aperçurent point du recueillement qui avait remplacé leurs fous rires.

Marthe le remarqua la première, et se tut insensiblement pour regarder les deux autres, tout absorbés par leur sujet... et si bien, tous deux! pensait-elle :

— Roland, debout là, ce beau grand garçon, si droit, si libre, si fier dans sa mâle jeunesse...

Assise tout près de lui, Yvonne, au doux et fin visage, si jeune et si fière aussi dans sa vie, déjà déserte, vaillamment acceptée... Ses doigts agiles courent sur le clavier, tandis que son regard limpide a quitté la musique pour les horizons bleus évoqués.

Elle a retrouvé Naples, la longue station du doux voyage, et les soirées de Bellagio dans les enchantements du lac tout scintillant d'étoiles...

— *Santa Lucia!... Santa Lucia!...*

... La barque glisse; sa tête, à elle, est sur l'épaule de celui qu'elle aime, et les chants des mariniers se mêlent à la cadence des rames...

Tant de choses qui sont dans ce regard perdu, Marthe les devine. Et qu'elle devine bien aussi celles qui vibrent dans les yeux du jeune homme!

— Chers enfants! murmure-t-elle presque tout haut, oui... ce serait si bien!

Sa nature ardente et généreuse a déjà escompté tout le chemin à parcourir pour toucher le but. Un soupir l'arrête : elle se rappelle les idées de sa sœur.

Sur la joue de celle-ci, une larme furtive coule lentement.

— Pardon, Yvonne, dit doucement Roland, en se penchant vers elle.

— Oh! non, ne t'arrête pas. Au contraire, je t'en prie : recommence! Pour moi, veux-tu?

Il recommence sans retirer sa main, qui s'était approchée de l'épaule de la jeune femme. Sa voix, un peu émue, est plus chaude encore.

Yvonne rêvera de cette voix.

Elle en rêvera cette nuit même, revivant le passé : les douces soirées du lac; la barque qui glisse; le bras où s'appuie sa tête, et la tête aimée qui se penche vers la sienne; le chant des mariniers, de ce grand là surtout, qui chante si bien... Un rayon de lune a glissé sur son visage; c'est Roland!

Tant mieux; elle est heureuse qu'il soit là près d'elle à chanter son bonheur.

— Henry! murmure-t-elle.

Henry se penche vers elle; il a les mêmes traits que le marinier... Roland!

C'est bien là pourtant celui qu'elle adore!

... Roland et Henry ne font plus qu'un...

— Je vous aime! répète-t-elle à son mari.

Et les lèvres de Roland répondent aux siennes...

JEAN MARIE.

(La suite au prochain numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

FAR DE FROMENT (ENTREMETS BRETON)

Dans une demi-livre de farine, casser un à un six œufs entiers et mélanger un quart de sucre en poudre. Puis, peu à peu, y ajouter, en remuant, un litre de lait, une grande cuillerée d'eau-de-vie et un quart de raisins de Malaga égrenés. Beurrer un plat en fer blanc, y jeter le mélange et faire cuire au four. Au moment de servir, glisser à l'aide d'un couteau le far sur un plat en porcelaine.



Théâtres lyriques : Opéra : Reprise de *La Favorite*. — Opéra-Comique : Reprise du *Barbier de Séville*. — Grands concerts. — Soirées. — Nouveautés.



DÉFAUT de premières, nos scènes lyriques ont donné de bonnes et intéressantes reprises. A l'Opéra, les concerts dominicaux font attendre, avec une patience qui s'explique par leur succès, les nouvelles créations promises; la première sera, dit-on, le ballet de *L'Etoile*. Du reste, le répertoire est très varié en œuvres maîtresses telles que *Rigoletto*, *Faust*, *Aïda*, *Tannhäuser*, *Roméo et Juliette*, *Sigurd*, *Frédégonde*. *La Favorite*, *Coppélia*, etc., qui sont toujours admirées à juste titre. La reprise du vieux chef-d'œuvre de Donizetti, *La Favorite*, a été des plus brillantes, grâce à une interprétation hors ligne. M. Alvarez a une voix ravissante et incarne Fernand dans la perfection, comme sentiment dramatique et chanteur le premier ordre. M. Renaud prête au personnage d'Alphonse, qui en a tant besoin, toute l'autorité d'une diction parfaite et d'un beau talent. Léonore bénéficie avec un rare avantage de l'expression et de la puissance dramatiques de M^{me} Deschamps Jéhin, comme de son intelligence artistique. M^{lle} Agussel est une gracieuse Inès, et MM. Gresse et Gandubert donnent aux rôles de Balthazar et don Gaspard un intérêt qui complète cette attrayante distribution. Le ballet, *Coppélia*, toujours très goûté, terminait triomphalement cette soirée, où le luxe des costumes et décors nouveaux ajoutait un éclat agréable aux yeux.

A quelques-unes des dernières séances dominicales de notre grande scène, le public a paru moins satisfait du programme, mais la partie chorégraphique sauve toujours la situation par les danses très anciennes et les ballerines qui leur prêtent tant de charme aux yeux de MM. les abonnés. Depuis, cependant, les auditeurs ont été tout à fait réconfortés par le choix des ouvrages qu'on leur a fait entendre, et notamment au concert, où la belle *Sainte-Cécile*, de Ch. Lefèvre, a été exécutée. C'est un poème lyrique d'un art élevé et d'une conception musicale aussi suave que savante.

Parmi les danses anciennes, le menuet d'*Iphigénie en Aulide*, de Gluck, et *Passepied*, tirée de *Castor et Pollux*, de Rameau, sont de ravissantes pièces.

Il faut signaler surtout, dans la troisième partie de ce concert, l'*Alceste*, de Gluck, où M^{me} Rose Caron a été inimitable, et M. Delmas à la hauteur de sa brillante partenaire, dans le deuxième tableau du premier acte.

L'Opéra-Comique, dont le répertoire est encore plus varié peut-être, a fait de belles recettes avec *Mireille*, *Carmen*, *La Jacquerie*, *Les Noces de Jeannette*, *Mignon*, *La Vivandière*, *Paul et Virginie*, *Le Domino noir*, *Cavalliera Rusticana*, *Galatée*, et ce charmant *Barbier de Séville*, resté toujours jeune et pimpant, en dépit des années qui s'accumulent sur sa glorieuse carrière et celle de Rossini. La reprise de ce véritable chef-d'œuvre de grâce et d'esprit, de mélodie et de mouvement scénique fait le plus grand honneur à M. Carvalho. L'orchestre de M. Danbé ne mérite que des éloges pour la belle tenue des mouvements traditionnels et la délicatesse de son orchestre.

Les répétitions du *Chevalier d'Harmentau*, momentanément suspendues, par suite d'un romanisme jugé nécessaire par les auteurs, ont permis à M. Carvalho de répéter sans relâche le splendide *Orphée*, de Gluck. Ce chef-d'œuvre ne sera pas longtemps sans prendre l'affiche; on l'avait annoncé pour la fin de février: nous brûlons!

La gloire acquise par Berlioz s'affermir tardivement, mais le voici placé au rang élevé qui lui était dû. Le Conservatoire, qui fut quelque peu récalcitrant à son égard, lui accorde, enfin, une hospitalité d'autant plus précieuse que l'orchestre de la Société des Concerts dirigé par M. Taffanel est absolument idéal. Le *Roméo et Juliette* du grand maître y a trouvé une exécution incomparable. Seulement, on regrette les coupures qui fragmentent cette belle œuvre.

En revanche, les grands concerts peuvent revendiquer l'honneur d'avoir fait sortir de l'obscurité cette ombre célèbre si injustement et longuement discutée par envie ou ignorance. C'est à M. Colonne qu'il convient de décerner en cela la pre-

mière palme. Cette année, comme l'année dernière, il a consacré son dévouement, sa pensée et ses heures à la grande mémoire dont le génie plane sur l'art musical français. L'éminent chef d'orchestre n'a cessé de faire salle comble, depuis le commencement de la saison, avec la *Damnation de Faust*, et de même que l'an dernier, le public, toujours plus nombreux, lui a demandé des séances supplémentaires pour entendre encore la merveilleuse exécution de cet ouvrage.

Au Cirque d'été, M. Lamoureux a subi l'entraînement, et a donné la *Damnation de Faust* avec le même succès et une exécution non moins admirable. Aussi, ses auditeurs enthousiasmés lui ont-ils redemandé une autre audition de l'œuvre de Berlioz, comme l'ont fait, au Châtelet, les fidèles au culte du grand disparu.

C'était encore une composition de maître que l'on acclamait dernièrement, dans les salons de l'Institut Rudy, à la séance de la Société de musique d'Ensemble, dirigée par M. Lenormand, avec le concours de M. A. Périllhou, M^{me} Marthe Crabos, et M^{lle} Wassermann. C'est une inspiration absolument géniale, dont les lignes sont d'une pureté et d'une élévation exquises. Il s'agit de la *Deuxième-Fantaisie*, pour piano et orchestre, de M. Périllhou, qui fut exécutée l'an dernier avec un immense succès, aux concerts Lamoureux, puis à Anvers. L'interprétation qui vient d'en être donnée par un orchestre beaucoup moins nombreux, mais composé de musiciens d'élite, en a très habilement dessiné les contours, savamment nuancés, et la superbe envergure. La partie de piano-solo était tenue avec une réelle virtuosité par M^{lle} Wassermann, et l'auteur s'était modestement réservé le second piano.

La *Deuxième-Fantaisie* est une page vraiment splendide. Son caractère, mystique au début, produit une impression profonde, puis se transforme peu à peu en une brillante fanfare où le mélange et la variété des timbres produit une harmonie du plus électrisant effet. C'est de la belle et grande architecture musicale.

Nous avons dit, en commençant, que M. Lenormand s'était adjoint le concours d'artistes distingués; tous ont partagé le beau succès de M. Périllhou, qui ne s'est pas plus ménagé comme exécutant que comme compositeur. D'autres œuvres de ce savant musicien ont été ravissamment interprétées par l'admirable voix de M^{me} Crabos, au milieu de la séance d'abord. Dans sa jolie *Ausette XVII^e siècle*, on a pu apprécier la souplesse de ce bel organe et de cette rare diction qui mélaient leur charme à la grâce archaïque de cette mignonne page. La *Vierge à la Crèche*, également de Périllhou, est une pièce d'un sentiment exquis, dont la simplicité et la grandeur vous transportent à travers les âges, autour de la Divine Etable. Dans ce délicieux poème d'une extatique douceur, l'imminente interprète ne permet pas à une syllabe

de s'égarer. Bissée avec enthousiasme, le succès de l'artiste et de l'auteur a été un réel triomphe.

Au début de la séance, des instrumentistes de premier ordre, MM. de Guarnieri, Godbeski, Paysan, Dressen et Hendriks ont été justement applaudis dans l'ouverture de *Fidelio*, de Beethoven.

On a ensuite vivement apprécié la brillante pianiste, M^{lle} Wassermann, dans sa *Romance*, de Schumann, comme dans sa *Gavotte du Septuor*, de Saint-Saëns, transcrite par Périllhou avec cette haute science qui touche à la perfection.

Après l'immense succès de la *Deuxième-Fantaisie*, signalé plus haut, M^{me} Crabos pouvait seule le porter à son comble en chantant délicieusement la poétique mélodie de G. Fauré : *Au bord de l'eau*, qu'elle poétisait encore; puis *La Cloche*, de Saint-Saëns, d'une facture vraiment neuve et d'un sentiment entraînant. Nuancée avec un art idéal, cette belle page a permis à la sympathique diva de déployer toutes les ressources de sa merveilleuse voix aux cordes d'or, timbrée également sur tous les registres, et dont l'étendue et la puissance lui valent toujours les plus chaudes ovations. Cette intéressante séance a été aussi un grand succès pour M. Lenormand, qui dirige, avec son autorité de professeur-compositeur distingué, la Société de musique d'ensemble, laquelle rend de vrais services à l'art et aux artistes.

La gracieuse cantatrice, qui ne compte plus ses victoires, a aussi obtenu les plus flatteurs suffrages à la magnifique soirée donnée par M^{me} R. à l'occasion du mariage de sa fille. Superbement en voix, M^{me} Crabos s'est emparé de son élégant auditoire, en lui disant dans les diverses teintes de son accent charmeur, la belle mélodie *Ah ! qui brûla d'amour*, de Tchaïkowsky; puis sa jolie *Musette XVII^e siècle*, de Périllhou, et *En dansant la gavotte*, de Lemaire, où la charmante artiste est « vraiment exquise ». Pour clore ce programme tout à fait attrayant, M^{me} Crabos a déployé toute l'étendue de ses rares moyens, en chantant le bel air de *Samson et Dalila* : « Ah ! laisse-moi » de Saint-Saëns, avec une expression inimitable qui a mis le comble à l'enthousiasme de ses nombreux auditeurs.

Voici un joli choix de compositions que nous recommandons à nos lectrices. Pour piano : *Trois pièces enfantines*, de C. Carissan ; *Le Rêve de Lili* ; *Lili gronde sa poupée*, et *Lili joue avec Bob*. Chaque numéro a deux pages et les trois sont réunis sous la même couverture ; prix net : 2 fr. L'auteur les a merveilleusement gradués pour les petites mains. La mélodie en est charmante et l'écriture des plus habiles. Editeur : Durdilly, 11 bis, boulevard Haussmann. — Beaucoup moins facile, à cause de son allure féérique et endiablée, est la valse fulgurante de *La Perdición*, extraite par Massenet de sa comédie lyrique : *Thaïs*.

MARIE LASSAVEUR.

CAUSERIE



ous recevons si souvent des lettres d'abonnées nous demandant de les renseigner sur le cérémonial des mariages, les réunions dites *five o'clock*, l'organisation des buffets, qu'il nous semble faire œuvre utile en consacrant cette causerie à leur répondre. Si vous le voulez bien, chères lectrices, nous prendrons le mariage à ses premiers préliminaires et nous parcourrons ensemble les différentes phases de ce grand événement, au point de vue des usages mondains.

Le cas où l'on trouve dans ses relations intimes, ou seulement dans ses connaissances, une compagne ou un compagnon de vie est malheureusement rare, malheureusement, car cette phrase courante : « Ils se connaissent trop pour s'épouser, » fait vraiment frémir. M'est avis pourtant qu'il vaut mieux se connaître avant qu'après, et que le jour où saint François de Sales a écrit : « Le mariage est un ordre où, s'il y avait un noviciat, il y aurait peu de profès ; » il avait reçu les confidences de quelques grandes dames mariées très jeunes à des hommes qu'elles ne connaissaient pas du tout. Lorsque l'entourage immédiat n'offre aucune chance d'établissement, force est cependant, pour les parents, de chercher ailleurs le gendre désiré. Les amis viennent à la rescousse : « Je connais un jeune homme charmant, fortune suffisante, extérieur agréable, conduite parfaite ; il faut que votre fille le rencontre. » Aussitôt on organise l'entrevue. Elle a lieu le soir ou le matin, selon le genre de beauté de la jeune fille. « Ma fille a le teint mat, elle est mieux aux lumières. » — « Jeanne a des cheveux magnifiques, évitons le chapeau. » — « Marguerite est un peu maigre, étoffons-là par un collet. »

Laissons les mères et les amis décider du côté extérieur de la présentation et parlons un peu du rôle de la jeune fille ; comment ne pas répéter en cette occasion le conseil donné le mois dernier à propos du bal : montrez-vous telles que vous êtes, simples, sans prétentions, n'édifiez pas toute une vie nouvelle sur un personnage que vous n'êtes pas.

Évitez les phrases malencontreuses : « La position de veuve est si agréable ! » Cette pensée émise sans réflexion par une de nos jeunes amies a coupé court à toute autre entrevue.

Les choses marchent à souhait, le jeune homme et la jeune fille découvrent très rapidement qu'ils sont nés l'un pour l'autre, la demande est faite, le oui est prononcé, vite, occupons-nous de la bague de fiançailles. Le plus simple est de consulter, directement ou indirectement, le goût de la jeune fiancée : pour quelques-unes, certaines pierres portent malheur, les opales et les perles leur causent une terreur superstitieuse ; depuis quelques années, le saphir entouré de brillants avait tous les suffrages ; on dit que l'émeraude le remplace, ou bien une grosse perle et un diamant posés en diagonale.

Passons aux bouquets ; la fleur coupée est complètement délaissée ; l'usage presque général est de donner, au début de la cour, une grande corbeille garnie de plantes vertes et de fleurs blanches et ornée de nœuds de ruban blanc ; un fleuriste est chargé de l'entretenir fraîche en renouvelant autant qu'il est nécessaire fleurs et plantes.

L'envoi quotidien de fleurs est remplacé, pour le fiancé, par des cadeaux plus variés : bijou de fantaisie, petit meuble, bibelot d'art, volume de poésie coquettement relié, il n'a que l'embarras du choix.

Ce qu'on appelle la *corbeille* varie naturellement selon la position des mariés : elle se compose de dentelles, fourrures, bijoux, quelques étoffes pour robes de grande toilette ; ce nom de *corbeille* vient d'un petit meuble dans lequel, autrefois, on rangeait les objets les plus précieux ; avec le luxe croissant des cadeaux, il le faudrait si grand qu'on y a renoncé.

La réunion dite de « contrat » est plutôt maintenant une matinée qu'une soirée ; on expose tous les cadeaux faits au jeune ménage avec la carte des donateurs ; pour les grands meubles, les pianos, les voitures, une photographie les représente. Il est prudent d'enfermer les bijoux, l'argenterie, les bibelots de prix dans une vitrine ; avec la publicité donnée par la presse à toutes les réunions de ce genre, il n'est pas difficile à une élégante voleuse de se faufiler dans le pêle-mêle des amis des deux familles ; il y a quelques années, au mariage de M^{lle} de N..., un collier de brillants imprudemment exposé a disparu sans retour ; on a soupçonné une dame dont personne ne savait le nom, mais qui avait traversé les salons avec tant d'aisance que nul n'avait osé lui demander qui elle était.

À Paris, le mariage civil a lieu la veille du ma-

riage religieux et se fait très simplement; le père et la mère, quelquefois les frères et sœurs, puis les quatre témoins, sont les seuls assistants; toute la pompe est réservée pour la cérémonie du lendemain.

Il est bon de régler d'avance l'ordre du cortège et de désigner une manière de maître des cérémonies qui préside à l'arrangement des voitures pour la rapide réunion des couples à la porte de l'église.

N'oublions pas de répondre à une question fréquemment posée : la mariée entre au bras de son père ou de celui qui le représente; elle va de l'autel à la sacristie au bras du chef de la famille de son mari, et sort de l'église au bras de celui-ci pour gagner le coupé, garni de fleurs, réservé aux nouveaux époux.

La cérémonie religieuse commence par une allocution; elle est ordinairement fort louangeuse pour les conjoints et leurs ascendants. Il nous souvient, pourtant, d'un vieil aumônier de couvent dont la harangue, pleine de franchise et de bonhomie, fut peu appréciée par la jeune fiancée.

Jeune, hélas! elle ne l'était plus guère, de fortune, de beauté et d'esprit médiocres, et voici ce que nous entendîmes dans un pays lointain, dont nous taisons le nom :

« D'autres vont chercher dans la moderne Babylonie des jeunes filles jolies, riches et spirituelles; mais vous, monsieur, vous avez pesé tous ces biens périssables et les avez trouvés trop légers : vous avez avant tout désiré une belle âme, et c'est avec raison que votre choix s'est arrêté sur mademoiselle. »

Voyez ce qu'est la perversité humaine : la pauvre belle âme souffrait horriblement à cet instant même de n'avoir pas ces biens périssables qu'on lui disait valoir si peu.

À l'allocution, succède le mariage proprement dit; puis la messe avec chants, pendant laquelle un essaim toujours plus nombreux de quêteuses vient solliciter la charité des assistants.

La messe dite, on s'entasse dans la sacristie pour offrir une première fois aux mariés des vœux qu'on récède, chez les parents de la jeune fille, au *luncheon* qui remplace maintenant tous les festins d'antan.

Les fleurs jouent le rôle principal dans la décoration des salons et du buffet; à ce propos, disons comment on organise celui-ci : une table ordinaire, exhaussée de vingt-cinq centimètres environ, longue et étroite, se place dans le fond de la salle à manger; les domestiques qui servent se tiennent derrière. On met sur le devant des assiettes avec des couverts, puis on la garnit de rôtis froids, de salade russe, de gâteaux montés, de glaces, de sandwiches; comme boissons, du thé, du chocolat, du café glacé, des sirops, de l'orangeade, du vin de Champagne, du bouillon chaud et froid. Ce qui se consomme dans ces agapes est abasourdissant; les invités n'ont souvent pas eu le temps de

déjeuner, et blondes jeunes filles et fringants cavaliers ont des appétits de naufragés de la *Méduse*.

Et maintenant, le *luncheon* est terminé, les invités se retirent, le jeune couple part officiellement pour le pays où l'oranger fleurit et, souvent, demeure incognito dans celui où le dit oranger gèle.

* * *

« Oh! le *five o'clock* !

« C'est tout ce qu'on regrette et tout ce qu'on envie », m'écrivait une jeune mondaine réduite, par le krack des mines d'or, à passer l'hiver à la campagne. « Chaque soir, continue-t-elle, lorsqu'on apporte les lampes allumées, je pense aux réunions de la saison dernière, aux salons bien clos où le bruit de la bouilloire est couvert par les conversations enjouées; il me faut un petit moment pour me reprendre et détourner les yeux de la douce vision ! »

Qu'est-ce donc que ce *five o'clock* si passionnément regretté ?

C'est, à l'occasion d'un thé parfois très simple, des réunions renouvelées une ou deux fois chaque semaine, à la fin de journée, par d'hospitalières maîtresses de maison.

Dans leur salon se rencontre un petit cercle, se convenant assez pour jouir de se voir souvent; l'ennuyeuse visite est transformée par la possibilité de changer de place, de rechercher un voisinage sympathique. On montre ses dents blanches en croquant une tartine de pain bis, on écoute avec un malin sourire l'historiette fraîche éclosée et déjà brodée, ou le mot amusant et spirituel.

Ils ne le sont pas tous et j'ai cueilli hier, pour vous le rapporter, un impair assez réussi.

Un jeune homme avait été présenté à une dame; après quelques minutes de conversation, il lui exprime sa joie d'avoir fait sa connaissance :

— Il y a longtemps que vous auriez pu avoir ce bonheur, lui dit-elle, car nous nous sommes souvent rencontrés.

— Certainement, madame, mais on m'avait dit que vous aviez beaucoup d'esprit, cela m'intimidait; depuis que j'ai causé avec vous, je suis tout à fait rassuré.

La dame n'est pas méchante, elle a seulement souri.

Ne jugez pas sur cet échantillon les causeries du *five o'clock*, essayez-en plutôt; ils réussissent aussi bien en province qu'à Paris, la société militaire les goûte beaucoup et nous savons, dans une petite ville du fond des Vosges, une charmante jeune femme qui réunit chaque dimanche une trentaine de personnes autour de sa petite table à thé. Les invités ont la gaité, la jeunesse, l'esprit qui amène le rire en fusée; qu'envieraient-ils aux *five o'clock* parisiens ?

EDMÉE.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU CONCOURS DU JOURNAL DES DEMOISELLES

CHARADE : Sou pente.

ENIGME : Pastilles odorantes.

LANGUE FRANÇAISE : Signifie : Arriver à propos et régulièrement; depuis le Concile de Nicée, Pâques étant toujours le dimanche après la pleine lune qui suit l'équinoxe de printemps, et le Carême durant 40 jours; mars se trouve toujours en Carême.

PROBLÈME POINTÉ :

Voyelles :

Montez, montez, oiseaux à la fange rebelles.
Du poids fatal les seuls vainqueurs.

Consonnes :

A vous le jour sans ombre et l'air; à vous les ailes
Qui font planer les yeux aussi haut que les cœurs.

MOTS EN BOUQUET :

C H E N E
O E G O B
R T L Y E
M R A E N
I E N R I
E S T S E
R I R
S E S
R
S

VERS A TERMINER : Civile.
— Ville. — Purifiée. — Pitié.
— Douce — Repousse. —
Fois. — Voix. — Contemple.
— Temple. — Chant. — Mé-
chant.

(Brizeux.)

MOTS EN CROIX : Chasseur.
— Chassepot.

OISEAUX ENTERRÉS : Caille.
— Serin. — Linot. — Buse. —
Pintade. — Pic. — Martinet.
— Geai. — Paon.

ARMOIRIES : Depuis l'an 1300.

ORDRES : Anne de Bretagne,
en l'honneur de saint François
d'Assise.

CURIOSITÉS : 1^{re} Dans la cathédrale d'Angers.

(Karl Robert.)

2^{de} Rue des Haudriettes; ce nom venait d'une échelle
patibulaire que les Templiers y avaient dressée.

(Curiosités du Vieux Paris.)

TABEAU ÉNIGMATIQUE : Marat.

(Tiré de la tragédie de Ponsard intitulée :
Charlotte Corday.)

RÉBUS : Chez soi comme en prison, vieillir de jour
en jour plus triste; c'est l'histoire de l'égoïste et celle
du limaçon.

MOTS EN LAMPE :

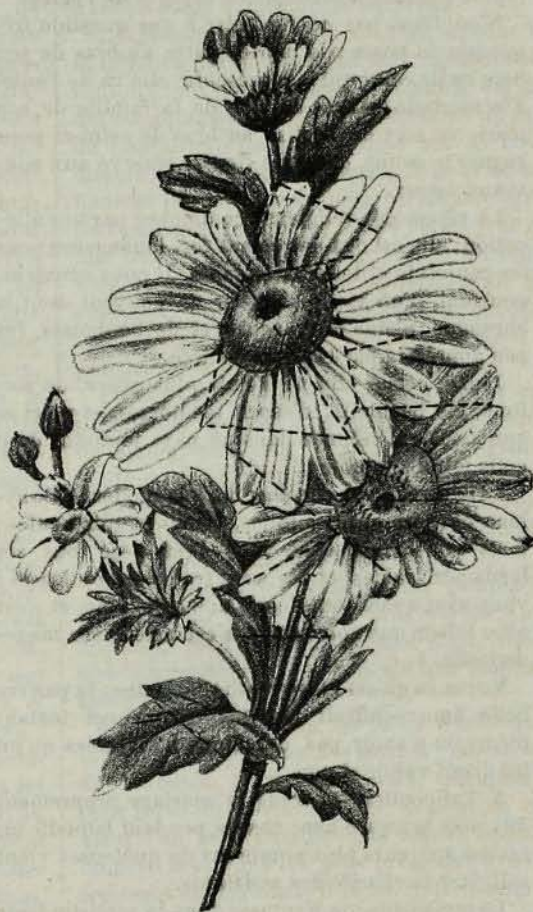
 B O N
 B R U I T
J U I L L E T
 Q U
 L E S
 S
 A N E
E L E V E
M A R N E
B A R R E
 C A R

MOTS EN TRIANGLE :

E S P L A N A D E
S A L A M I N E
P L A C I D E
P L A C H E S
A M I E S
N I D S
A N E
D E
E

ACROSTICHE DOUBLE : Capitulaires. — Commen-
taires.

CASSE-TÊTE :



LETTRES INCONNUES : Lettres V E ont formé : Voter.
— Olive. — Vase. — Vile. — Voiler. — Voûter.

MOTS EN DRAPEAU :

C A N A R D
A R G I L E
L O U V R E
C A R M I N
E X C U S E
D O I N
E

LÉGENDES : Eve, chassée du Paradis, jeta, dit-on,
cette rose qui devint, au milieu des ronces, la rose
sauvage. (Les Fêtes légendaires.)

(Amédée de Ponthieu.)

PAROLES CÉLÈBRES : Sous le règne de Marie la
Sanglante, un gentilhomme, Cranmer, après avoir
parlé contre sa conscience, abjura ainsi ses erreurs.

(Goldsmith.)

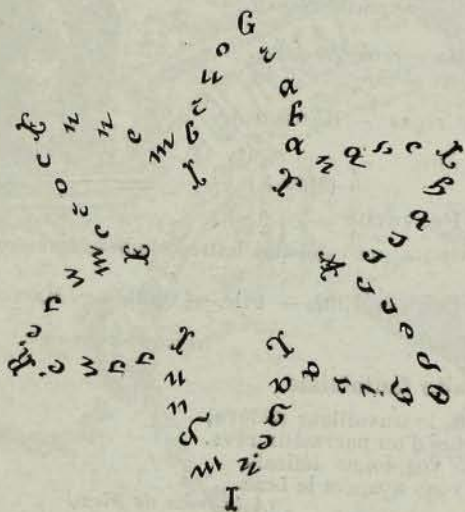
2^{de} Monsieur de Vivonne, au passage du Rhin.

(Abbé Filassier.)

MŒURS ET COUTUMES : Dans le Gard, à la fin du Carnaval.

(Amédée de Ponthieu.)

MOTS EN ÉTOILE :



MOTS EN IF :

O G E
 C R E T E
 P H A R A O N
 R O U L E I E R
 B O U D O I R
 B A R A T T E
 S E R I N O I
 O S E

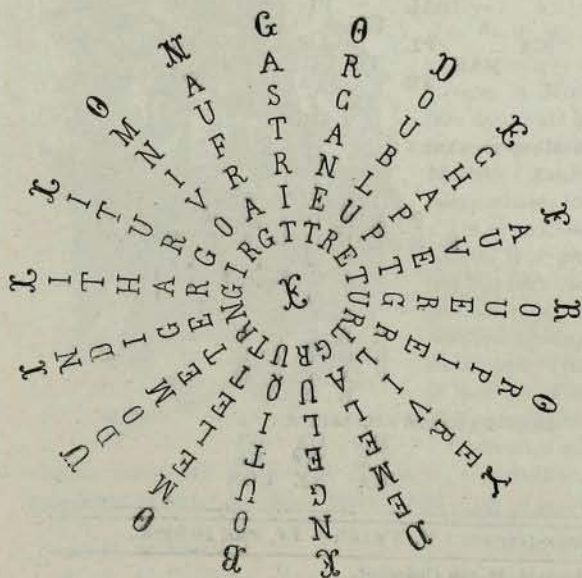
PROVERBE : Une hirondelle ne fait pas le printemps.

ANAGRAMME : Alexandrie.

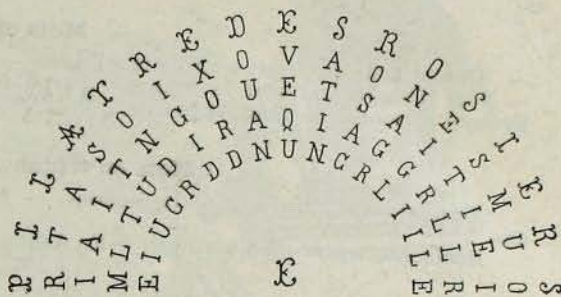
MÉTAGRAMME : Livre. — Litre. — Liure. — Libre.

LOGOGRIPE : Machine. — Chemin. — Laine. —

MOTS EN SOLEIL :

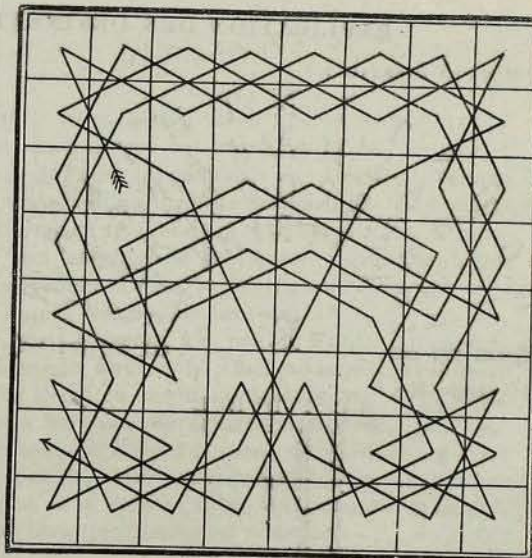


MOTS EN ÉVENTAIL :



PROBLÈME SYLLABIQUE :

63	10	29	22	61	12	27	26
50	23	62	11	48	25	60	13
9	64	51	30	35	14	27	26
22	31	34	7	42	29	36	59
33	8	43	52	15	6	45	28
18	21	32	3	40	37	58	55
1	42	19	16	53	56	5	38
20	17	2	41	4	39	54	57



La fleur de lotus

Ainsi brille, à travers la vague transparente,
 Cette fleur dont le Nil voit les boutons éclos
 Tristes pendant la nuit, se plonger dans les flots,
 Et, frémissant de joie au retour de l'aurore,
 Du fleuve, par degrés, sortir plus frais encore.

DEVINETTES

Mots en triangle

Drame mêlé de chant. — Fillette à l'école. — Fleur bleue. — Ile de France. — Nom d'un général sauf le cœur. — Partie du corps. — Superbe oiseau. — Pronom personnel. — Bout du monde.

(Marguerite Grosjean.)

Mots en trident

Verticalement : Un jour de la semaine. — Avant le repas. — Résultat des ans.

(Miss L.)

Proverbe

Ajouter une lettre à chacun des mots que voici (les lettres ajoutées formeront un proverbe connu) :

Mer. — Coque. — Cet.

(Ancienne abonnée.)



Charade fantaisiste

Quand mon premier paraît, le travailleur se lève,
Tandis que dans son lit plus d'un paresseux rêve.
Redoutez mon second pour vos doigts délicats,
Si pour cueillir mon tout, vous avancez le bras.

(A la grâce de Dieu.)

Métagramme

Pour défendre une ville. — En Carême.

(*Lady Vine.*)

Mots en coupe

Verticalement : Qui n'a pas de raison le devient.

Horizontalement : Sans religion. — Pour les machines. — Plante médicinale. — Souveraine noblesse. — A pleins bras. — Dans un pas. — Tout rond. — Un quadrupède. — Consonne. — Tendu. — Meuble indispensable. — Pour voyager. — Un des petits de la création.

(Miss Mandarine.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE FÉVRIER

MOTS EN ÉVENTAIL :

U G U S T I N T H I E R
A R M B E A B R P C O C E A G E R
R B L P N L R I R I H N L L E S
E

MOTS EN E :

C E N D R I L L O N
I M P R U D E N C E
D I E A E R
R L A E
E E N E

ANAGRAMME : Minerve. — Vermine.

MOTS EN LOSANGE SYLLABIQUE :

		A	MAS			
	PAL	PI	TE			
CA	A	RIS	TO	TA	TE	DE
	PI	LO	DON	NOS		
MAS	TE	TA	TE			
		TE	DE			

MOTS EN LAMPE :

			P	L	E	R	D
F	F	C	C	I	E	A	
	R	A	R	T	E	N	
		I	R	I	E		
			O	L	E		
			R	O	E	E	
		C	R	P	T	E	
		B	O		R	Z	
		P	A		N		

MOTS EN CARRÉ SYLLABIQUE :

MA LA GA
LA TO NE
GA NE LON

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.